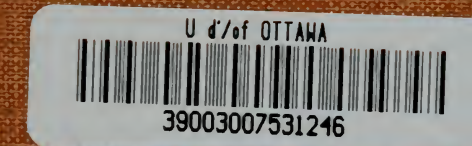
PQ
2367
.M6Z75
1863



MAI 2 9 1973

HÉGÉSIPPE

MOREAU

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois,
55, quai des Augustins.



ce

HÉGÉSIPPE

MOREAU

SA VIE ET SES ŒUVRES

DOCUMENTS INÉDITS

PAR

ARMAND LEBAILLY

Eau-forte par G. STAAL

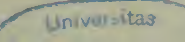
PARIS

LIBRAIRIE DE Mme BACHELIN-DEFLORENNE

RUE DES PRETRES ST.-GERMAIN-L'AUXERROIS, 14

Au premier, près de la place de l'Ecole

M DCCC LXIII



PQ
2367
.M6Z75
1863

HÉGÉSIPPE MOREAU

I

La douleur est l'élément du génie. Tous les fronts que la Postérité marqua ont porté une couronne d'épines. Toutes les âmes où s'alluma l'Inspiration ont eu leur soirée d'agonie. Le Christ, au jardin des Olives, a essayé, comme Socrate, l'oreiller de douleurs sur lequel reposèrent tous les élus de la pensée divine en ce monde. Dans les temps modernes, depuis que le Spiritualisme a vaincu la Matière, on s'étonne de tant de tristesses morales, et cependant le rosaire de la souffrance, c'est le rosaire du

génie. L'Antiquité récusait cet axiome, et la pauvreté d'Homère, le plus grand ménestrel des siècles, se dore de la poussière des légendes. Ainsi va l'esprit humain : la vérité qui l'offense est un conte; mais, à nous, il faut bien que la lumière arrive; tous les échos modernes et contemporains retentissent de cris plaintifs, et les lyres versent des pleurs avec leurs accents. Les Poëtes, comme les Prophètes, ont toujours vu l'avenir à travers les larmes. Les grandes inspirations planent dans les tempêtes de l'âme et de la société comme les aigles dans les cieux. On ne pourra pas corriger cette loi du monde des esprits; elle est nécessaire au progrès; elle éveille l'intelligence, aiguise le sentiment, travaille l'imagination, et nous pousse à l'inconnu. Donc la souffrance est la porte de la Lumière! Autant d'âmes ont souffert, autant d'âmes ont grandi, et la postérité compte les siècles avec les larmes du génie! Les dernières notes de cette immense élégie s'appellent Dryden, Malfilâtre,

Gilbert, Savage, Chatterton, Byron, Escousse, Lebras, Millevoye, Élisa Mercœur, Émile Debraux, Ourit et Hégésippe Moreau!

Hégésippe Moreau vint au monde à la saison des roses. La Providence voulait que ce pauvre enfant, qui n'eut ni père ni mère devant les hommes, eût une belle âme devant Dieu. Or, elle le baptisa dans la douleur. Il était né à Paris, rue Sainte-Placide, n° 9 [1], le 9 avril 1810; mais cette date, jusqu'ici toujours admise, est fausse de vingt-quatre heures. Tout petit, ses parents naturels [2] l'amenèrent à Provins, qu'il adopta pour patrie. C'est là, en effet, qu'il trouva les seules joies qu'il ait goûtées sur la terre. Tout ce qui touchait son cœur avait respiré l'air de ce pays. C'est là aussi que son père, qui professait la quatrième au collége communal de la ville, et que sa mère, qui devint femme de chambre chez madame Favier, rendirent le dernier soupir. Moreau ne devait plus avoir d'autre sourire dans ce monde que celui du soleil. Mais madame Favier

n'abandonna pas l'orphelin. Elle avait vu le doigt de Dieu le conduire à Provins, et elle voulut l'y garder. Par ses soins, l'enfant fut placé gratuitement au petit séminaire d'Avon[3]. L'éducation d'Hégésippe Moreau fut douloureuse : c'était inévitable, et madame Favier, mue par une piété exagérée, commit, à son insu, une faute grave, en enfermant dans un séminaire une âme aussi sensible, aussi délicate et aussi indépendante !

Le poëte s'en souvient lui-même avec tristesse :

Un ogre, ayant flairé la chair qui vient de naître,
M'emporta, vagissant, dans sa robe de prêtre,
Et je grandis, captif, parmi ces écoliers,
Noirs frelons que Montrouge essaime par milliers,
Stupides icoglans, que chaque diocèse
Nourrit pour les pachas de l'Église française.
Je suais à traîner les plis du noir manteau ;
Le camail me brûlait comme un *san-benito* ;
Regrettant mon enfance et ma libre misère,
J'égrenais, dans l'ennui, mes jours comme un rosaire.

Mais ce rosaire, c'est celui qui sanctifie, qui fait les poëtes. Cet ennui douloureux

pour l'enfant qui voudrait des caresses, des papillons et du soleil, jette l'âme dans l'inconnu, voisin de l'Idéal; et qui ne rêva pas ainsi ne reçut jamais les baisers de la Muse. C'est alors qu'elle peint votre imagination de ses plus radieuses couleurs, qu'elle jette son arc-en-ciel mystique sur votre front et vous entoure de sa lumière Avec quelle sollicitude elle suit son enfant! Elle lui parle avec la brise, les vents, la tempête, les cèdres et les bluets, et tous les accents de la Nature. Elle passa, dit Hégésippe Moreau,

> Berçant de rêves d'or ma jeunesse orpheline;
> Il me semblait ouïr une voix sibylline
> Qui murmurait aussi : « L'avenir est à toi;
> La Poésie est reine : enfant, tu seras roi! »

Enfant, tu seras poëte!

Au séminaire, il versifia Et c'est déjà le reflet des amertumes de son éducation qui passe dans ses vers. En 1822, M. de Cosnac[1], évêque de Meaux, étant venu à Avon, fut félicité en vers latins et en vers français alter-

nativement, par deux abbés de la congrégation, et le futur auteur du *Diogène* voulut faire alors sa première chanson; il avait douze ans :

Connaissez-vous monsieur l'abbé,
Savant depuis l'A jusqu'au B?
A rimer il s'amuse;
Eh bien !
La memoire est sa muse...
Vous m'entendez bien.

Ses discours *ab hoc et ab hac*,
Enchantent monsieur de Cosnac :
Un sot, dit la satire,
Eh bien !
Voit plus sot qui l'admire.
Vous m'entendez bien.

Moreau, à seize ans, finissait ses études et entrait chez M. Lebeau, imprimeur à Provins, pour apprendre la composition. Madame Favier, qui avait fait les frais de son éducation, ne pouvait le maintenir plus longtemps; puis, n'ayant pas pris les grades universitaires, le jeune orphelin n'osait ambitionner

les cours des Facultés ou le stage insouciant du barreau de province. Après sa rhétorique, Hégésippe Moreau fut donc forcé de se faire ouvrier typographe. Pour d'autres que lui, ce pas eût été pénible à franchir; mais il sentait dans son art le prélude de la profession des lettres :

> Semblable au forgeron qui, préparant des armes,
> Avide des exploits qu'il ne partage pas,
> Siffle un air belliqueux et rêve les combats...

De seize à dix-neuf ans, voilà le printemps, l'âge d'or de la vie de Moreau! La Destinée, qui lui avait ménagé des douceurs, le pénétra plus vivement de sa sollicitude. Le pauvre poëte, que Dieu avait habillé comme le lis des champs qui ne file ni laine, ni toison, trouva un cœur pour répondre à son cœur. Ce jour-là, sa vie fut une extase; et de 1829 à 1838, à travers les tempêtes et les orages, il se cramponnera à son amour. Belles âmes que celles-là qui s'aiment de loin, se comprennent à travers les années! O

Poésie, toi seule peux verser dans les cœurs tant de fidélité et d'héroïsme! Quelle sainte épopée à dire avec cette affection si éternelle, si mystique et si chaste! Quelle est touchante, cette amitié de la jeunesse qui ne se termina même pas dans la tombe et qui brillera comme le soleil dans les plus mauvais jours! Louise Lebeau[5], génie du poëte, que de grâces vous doivent les muses! Votre nom est doux à leurs lèvres comme le miel de l'Hymette. Et on ne parlera jamais d'Ixus sans penser à Macaria.

Comprenez-vous qu'avec cette tendresse d'âme, Hégésippe ait hésité à dire à Louise :

« Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir. »

Que de génie dans cette plainte, que d'amour dans ces pleurs! L'âme s'évapore en un délicieux parfum, et on se sent inondé d'une douce lumière. Est-ce la fumée du bûcher d'Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent a fait mourir, qui s'est changée en un nimbe d'or? Oh! non.

car il vivra, le frêle Ixus, Macaria l'a dit : « Je t'abriterai si bien dans mon cœur que toutes les tempêtes passeront sans que le moindre souffle t'en arrive. »

Et tant qu'Hégésippe Moreau aura un cri dans ce monde, Louise Lebeau aura un écho pour lui. Auprès de cette noble femme, je n'en oublierai pas une autre, madame Emma Ferrand[6], de Bordeaux, que le poëte a fêtée, parce qu'elle aussi, comme sa sœur, a cru à son génie, et qu'elle lui répéta souvent :

J'aime à veiller sur les poëtes,
Espère en moi, poëte, et vis!

Madame Emma Ferrand habitait Paris; auprès d'elle, en 1829, nous retrouvons Moreau. Le voilà, le pauvre enfant, avec son seul composteur, au seuil du calvaire où l'on clouera son génie. Poussé par quelque inspiration intérieure, sans doute, il s'adressa, pour avoir de l'ouvrage, à M. Firmin Didot, qui lui en donna.

Venu à Paris pour vivre et faire son chemin dans les lettres, le futur auteur du *Diogène* se trouva bientôt aux prises avec la misère : à l'appel du typographe, les caractères ne répondaient pas facilement, et la Faim battait la charge autour du poëte. Alors : « Pourquoi, s'écrie-t-il, vous ai-je quittée, ma sœur? Pourquoi m'avez-vous laissé venir? Pourquoi m'avez-vous caché vos larmes quand vous deviez donner des ordres? Vous n'aviez qu'à dire : Je le veux; vous n'aviez qu'à étendre la main pour me retenir; et vous ne l'avez pas fait! Quand j'y réfléchis maintenant, je ne conçois pas comment j'ai pu me résoudre à vous quitter, pour me jeter, les yeux ouverts, dans un abîme de misère et de honte. Maintenant je n'ai plus d'espérance. Vous devez vous apercevoir du désordre de mes idées; pardonnez-moi donc si je m'exprime d'une manière inconvenante. Oui, en relisant mes premières phrases, je m'aperçois qu'elles renferment presque des imprécations contre vous. Pauvre

sœur, vous avez cru sacrifier vos affections à mon intérêt, et je ne devrais m'en souvenir que pour vous aimer davantage. Oui, je vous aime et j'ai besoin de vous le répéter, car, dans la situation où je suis, toutes les suppositions sont permises, et cette lettre est peut-être un adieu. Je vous aime, car vous m'avez entouré de soins que je ne méritais pas, et d'une tendresse que la mienne ne peut assez payer. Je vous aime, car je vous dois mes seuls jours de bonheur, et, quoi qu'il arrive, jusqu'au dernier soupir, je vous aimerai et vous bénirai. Je ne vous donne pas d'adresse[7] : qui peut savoir où je coucherai demain? » Et dans une lettre inédite que j'ai sous les yeux, il disait encore : « Je n'ai que des chagrins à vous avouer, ma bonne sœur; il s'opère chaque jour en moi un désordre qui me désole et dont je ne puis m'expliquer la cause; toutes mes facultés s'éteignent, mon esprit est lourd, ma tête stupide; ma mémoire même, autrefois si heureuse, menace de disparaître. » Tous

ceux qui ont souffert se frappent, en lisant ces lignes, le front avec frayeur.

Ainsi pleurait Moreau à la première piqûre de la couronne d'épines que le Malheur tressait sur sa tête. Mais suivons-le dans sa vie douloureuse. L'hiver fut glacial, cette année-là. « Ma chambre est petite et froide, ma sœur, mais la nuit j'enveloppe mon cou d'un mouchoir qui a touché le vôtre, et je n'ai plus froid. » Puis il se levait, le pauvre jeune homme, et passait la journée entière sans allumer de feu. C'est alors qu'il s'écriait : « Je m'ennuie! je m'ennuie! » Pour raviver la flamme éteinte, il buvait des liqueurs spiritueuses et il fumait ; il vendait jusqu'à ses chemises pour aller au spectacle ; il prenait en se couchant, le samedi de chaque semaine, de l'opium, afin de dormir tout le dimanche, voulant oublier ses maux.

Voilà un trait qui trouve ici sa place. Pour assister à la première représentation de *Chatterton*, Moreau fut obligé de mettre son gilet au Mont-de-Piété. Sous l'émotion

de ce beau drame, il écrivit le soir même à M. de Vigny pour le féliciter de son succès et lui expliqua sa détresse. L'auteur d'*Éloa* répondit de suite en adressant à l'auteur du *Myosotis* trois francs pour dégager son gilet avec un billet de stalle d'orchestre, et *Chatterton* put encore une fois être applaudi par son frère.

Cette existence fiévreuse était pleine de crises. Aujourd'hui il veut mourir, demain vivre pour la gloire. Alors, nous dit Sainte-Marie Marcotte[8], un de ses fidèles amis et son plus sincère biographe : « Il envoie de ses vers aux grands seigneurs de la littérature, mais il n'en reçoit pas de réponse, ou bien ces grands seigneurs le traitent en écolier vulgaire. J'ai entre les mains une lettre dans laquelle un romancier aristocrate lui prodigue avec une affectation marquée les qualifications de poëte du peuple, d'enfant du peuple : « Chantez le peuple, lui dit-il ; aimez le peuple ; je n'essayerai pas de convertir à mes opinions sur le peuple un jeune

homme né dans son sein, etc., » et il termine en lui faisant espérer que le *Vert-Vert*, journal des spectacles, voudra bien insérer quelques-uns de ses vers. »

Cette lettre était d'un triste écrivain, M. le vicomte d'Arlincourt.

De ce jour, Moreau marche entre deux abîmes qu'il veut éviter, la misère et la camaraderie. Le plus terrible, c'est le dernier; mais le poëte en triomphera. Si plus tard le *Myosotis* fleurit pour l'éternité, il ne le devra qu'à lui-même. Mais le poëte cherche encore sa voie : il écrit des nouvelles, des drames, des études littéraires, « il dit adieu aux frivolités (c'est ainsi qu'il appelait alors ses vers) pour se livrer aux choses sérieuses ; » puis, par un jour de soleil, il écrit à sa sœur : « Je me console un peu de mon exil, en repassant une à une dans mon esprit toutes nos scènes de bonheur... Il vous souvient, n'est-ce pas, que quelquefois je vous disais avec épouvante : Aimons-nous bien maintenant, car un pressentiment me dit que nous

ne nous verrons pas toujours, bonne Louise.»

La tristesse funèbre prend ici la forme d'un mauvais rêve. Il faut que Moreau soit bien désespéré pour parler ainsi à sa sœur, après quelques mois d'absence! Bientôt son âme va se rasséréner ; oui, le voilà déjà plus heureux : le 30 juin, il écrit à madame Favier : « Depuis mon séjour à Paris, j'ai composé plusieurs petites pièces, dont l'une est en répétition. Si les autres ont le même sort, comme je l'espère, il me sera bien facile de pourvoir à tous mes besoins. »

C'est le cœur plein de cette confiance légère et factice, l'âme rafraîchie par cette douce lumière d'un avenir paisible, que Moreau vit éclater la révolution de 1830.

Il se battit pendant les Trois Jours sur la place du Carrousel. Il croit voir un soldat tomber sous ses balles, et il écrit à madame Guérard : « Ma sœur, j'ai tué un homme, mais j'en sauverai un autre. » En effet, quelques heures après, un Suisse se dirigeait vers la frontière déguisé avec l'unique redingote

du poëte, et le 1er août 1830, il envoie à madame Favier son bulletin de victoire : « L'interruption du service des postes m'a empêché de vous écrire plus tôt. Il est sans doute inutile, maintenant, de vous parler des événements qui se sont accumulés sous mes yeux depuis huit jours. Les journaux m'ont prévenu. J'ai pris les armes avec tous les jeunes gens de mon quartier. La petite troupe dont je faisais partie est celle qui a enlevé la caserne des Suisses après une fusillade de deux heures. Nous avons eu beaucoup de morts. Plus heureux que la plupart de mes jeunes camarades, je n'ai pas reçu la moindre égratignure [9]. Je n'étais pas le seul qui ne sût pas encore manier un fusil ; mais quelques vétérans et des élèves de l'École Polytechnique nous aidaient de leur courage et de leur expérience. Enfin tout est terminé… à moins que des ambitieux ne veuillent recueillir le fruit de cette révolution toute populaire. D'après l'esprit qui règne autour de moi, je puis affirmer qu'en

ce cas le despotisme ne serait pas plus fort au Palais-Royal qu'aux Tuileries. »

Hégésippe Moreau si malheureux, si jeune et si brave, ne verra-t-il pas son sort s'adoucir? Pour lui, qui n'est pas ambitieux, la Révolution aura-t-elle un léger sourire? Mais le « despotisme du Palais-Royal « a vaincu et les mécontents des trois règnes se réunissent, s'embrassent et divisent entre eux le butin des Trois Jours. Alors l'indignation populaire fermente; Paris s'allume sourdement, le tocsin sonne, et çà et là, dans les ateliers, sur les places publiques, éclate un commencement d'incendie.

En ce temps-là, les ouvriers typographes s'agitaient, et Moreau quitta les célèbres imprimeurs de la rue Jacob [10]. Il tombe alors dans la plus profonde misère. Sa sœur est longtemps sans recevoir de ses nouvelles. Elle le savait si frêle et si souffrant, qu'elle redoute sa mort dans ce grand Paris, où les corbillards roulent tous les jours; mais bientôt elle reçut une réponse : « Pardon-

nez-moi mon long silence; j'étais, comme toujours, malheureux et, de plus, malade; vous avez toujours été si prodigue de bienfaits pour moi, que je ne pouvais me plaindre sans avoir l'air de demander; il fallait mentir ou me taire; je me suis tu. »

Qui n'admirerait la délicatesse touchante de ce « je me suis tu, » qui révèle un trésor d'âme. Moreau, comme les aigles, ne jetait de cris de douleur que dans les plus grandes tempêtes. Loin de se plaindre, il écrit à madame Favier, pour la consoler : « J'ai été plusieurs fois sur le point d'obtenir des places assez avantageuses dans une pension, par l'entremise, *non pas de mes illustres protecteurs*, mais de quelques jeunes gens pauvres et obscurs comme moi. Seulement j'ai été prévenu trop tard; elles étaient déjà prises, et les chefs d'institution, en m'en témoignant leurs regrets, m'ont fait des promesses que je leur rappellerai à la première occasion. Je puis attendre, je n'ai besoin de rien pour le moment! »

Pour le coup, cet homme qui meurt de faim a trouvé une porte ouverte devant lui, et le 1er avril 1831, on lui propose une place de professeur et de maître d'étude à la pension Labé. Il l'accepte.

Moreau ne garda que pendant six mois le mince emploi; avec les premiers jours du printemps, les symptômes d'une hémoptysie très-grave se déclarèrent, et il dut se résoudre « à l'exil de la chambre. » Les 5 et 6 juin 1832, le poëte, qui avait repris quelques forces, voulut voir les barricades que les Parisiens avaient dressées dans les faubourgs. Il se promenait en fumant sa pipe au milieu des balles, le « député-soldat » des Trois Jours appelait la Mort qui hurlait à ses oreilles, et la Mort n'entendit pas. Désespéré, il rentra dans sa mansarde et consola les vaincus :

Martyrs, à vos hymnes mourants
Je prêtais une oreille avide;
Vous périssiez, et dans vos rangs
La place d'un frère était vide.

Mais nous ne formions qu'un concert,
Et nous chantions tous la patrie,
Moi sur la couche de Gilbert,
Vous sur l'échafaud de Borie.

A ces fiers accents du poëte, à ces acclamations viriles, on ne sent pas un organisme ruiné, un cœur qui se consume dans la tristesse, un homme qui va mourir ; car elle faillit être mortelle, cette année de grâce 1832 !

« C'est à cette fatale époque que le poëte, nous dit Sainte-Marie Marcotte, pendant les nuits, couchait sous un arbre du bois de Boulogne ou dans un bateau de charbon amarré aux bords de la Seine ; qu'il errait au milieu des rues de Paris, composant une ode à la Faim ; qu'assis sur une borne, et rencontré par une patrouille, il se laissait jeter à la préfecture de police, et qu'il y restait sans se nommer, sûr au moins de trouver là un asile qu'il ne devrait à la générosité de personne. C'est alors que le choléra survenant, il se faisait admettre à grand'peine

dans un hôpital, et s'y roulait dans le lit d'un cholérique, afin de s'inoculer la peste. »

En 1833 (janvier et février), Moreau fit encore une maladie plus grave que les précédentes; et l'hôpital se referma de nouveau sur lui. Cette fois-ci, il tomba dans un extrême découragement. Il n'avait jamais vu la vie à travers un prisme aussi opaque. C'est alors qu'il écrivit *Un souvenir à l'hôpital :*

Si seulement une voix consolante
Me répondait quand j'ai longtemps gémi!
Si je pouvais sentir ma main tremblante
Se réchauffer dans la main d'un ami!
Mais que d'amis, sourds à ma voix plaintive,
A leurs banquets ce soir vont accourir,
Sans remarquer l'absence d'un convive!...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!

Au mois de mars, le poëte entra en convalescence.

Abattu par tant de crises, brisé par tant de secousses, anéanti par tant de douleurs,

le pauvre jeune homme eut cependant une bonne pensée; il la recueillit comme une inspiration d'en haut, car elle lui venait à travers les larmes.

Le voilà donc en route par une aube du printemps, par un soleil d'avril! Où va-t-il, le pauvre exilé? Appuyé sur un bâton de cornouiller, légèrement et modestement vêtu, sa longue chevelure, aux boucles blondes, battant sur son cou, une chansonnette dans le cœur, un peu de satire sur les lèvres, une grâce enfantine sur le front, une grande pâleur sur les joues, une douce lumière dans les yeux, sa sœur au fond de l'âme comme une mystique et sainte croyance : le voilà parti pour Provins! Le temps était superbe, tout souriait sous les pas du voyageur, et le soleil caressait avec plaisir ce « bluet éclos parmi les roses » du pays.

Il arriva le soir à la ferme de Saint-Martin[11]. Madame Guérard lui ouvrit les bras! Elle avait tant de caresses, de sourires et de bontés, qu'il la montre comme une étoile à

ceux qui sont égarés dans la souffrance :

> Vieux vagabond qui tends la main,
> Enfant pauvre et sans mère,
> Puissiez-vous trouver en chemin
> La ferme et la fermière !

Oh ! qu'il fut heureux, Moreau, après ces orages, de trouver la feuillée, et, frêle oiseau mélodieux et poétique, de reposer ses ailes fatiguées dans la lumière ! Bientôt la santé lui revint avec la gaieté et l'amour. Il revit ses anciennes connaissances de Provins: M. Gervais, M. Boby de la Chapelle[12], M. Michelin[13], M. Opoix[14] et son fils, un camarade d'âge et d'études du poëte; puis il publia *Diogène*, fantaisie poétique en vers, autour de laquelle il réunit quatre-vingts souscripteurs, qui n'étaient pas à dédaigner dans une petite ville de province. Mais l'Envie siffla sous les pieds du convalescent; une chansonnette innocente blessa des susceptibilités et il fut provoqué en duel. Parmi les témoins de son adversaire se trouvait un jeune homme

de lettres, appelé plus tard à servir généreusement la Démocratie, qui, reconnaissant dans Moreau un frère inoffensif, essaya d'arranger l'affaire, mais il n'y réussit pas. On se battit. Cette aventure attrista le poëte, son *Diogène* devint impopulaire. Et ne voulant pas que la tristesse vînt ternir les jours pleins de fraîcheur qu'il avait coulés à Saint-Martin, désirant en emporter le souvenir dans sa pureté et sa douceur, il fit ses adieux à Provins.

Moreau, qui connaît déjà Paris, courtisane affamée qui dévore ses amants, entrevoit la misère qui va l'étouffer dans ses bras. Il part cependant pour être « manœuvre et poëte, » et vaincre la Destinée! Mais c'était le vertige qui lui labourait la tête encore chaude et radieuse des derniers baisers de sa sœur. Il avait déjà pleuré une fois, en 1829, la chère confidente de sa muse, de son amour et de son génie, avec des larmes amères; alors il dut dire son élégie, sa douleur avec les mêmes soupirs dans la voix.

Aujourd'hui, cependant, il y a une note de plus dans le *Dies iræ* du poëte.

Moreau revient à Paris dans les premiers jours de novembre et commence à ressentir la crise la plus cruelle de sa vie ; elle dura quatre ans et ce fut la dernière. Il envoya moins souvent que par le passé de ses nouvelles à Provins. On se hasarda un jour à lui en faire des reproches, et le poëte s'empressa de répondre : « J'ai été bien longtemps sans vous écrire, quoique j'en eusse bien envie. J'étais si malheureux qu'une pareille démarche vous aurait paru intéressée et lâche. J'attendais que mon sort changeât pour vous donner de mes nouvelles. Le moment est arrivé. Cinq ou six dames du grand monde [15] à qui mes vers et mes chansons auraient plu ont opéré ce miracle. Je suis maintenant bien accueilli partout, prôné, caressé, occupé, presque heureux. Je le serais tout à fait, madame, si vous vouliez : il suffirait, pour cela, de m'envoyer par la poste une phrase ainsi conçue : « Moreau, nous te

pardonnons et nous t'aimons toujours. »

Mais ce bonheur fut éphémère; car, quelques jours plus tard, il écrivait à M. Gervais, maire de Provins, une lettre dans laquelle il ne sollicita pas en vain sa sympathie. Et pour effacer toute l'affaire de 1828 (il s'agit ici d'une petite guerre poétique que Moreau fit à M. Gervais, pour une pauvre tabatière et une croix d'honneur que Charles X lui avait envoyées), l'ingénieux échevin de Provins s'empressa de lui adresser deux cents francs, le double de la somme que demandait le poëte. Nanti d'une paisible existence de deux mois, Hégésippe Moreau se livra à ses rêves d'avenir, tout confiant et ne semblant pas croire au Destin qui l'avait si rudement fouetté tant de fois, et si on a foi dans une lettre à sa sœur, où s'épanouissent tant de promesses d'un jour, il va collaborer, avec Alexandre Dumas, un *Monte-Christo* quelconque. Mais le drame de Dumas, le vaudeville d'Ancelot et la Revue sont des rêves comme le recueil littéraire dont

Moreau devait être, aux appointements de douze cents francs, secrétaire de rédaction, car le 16 juillet 1834, encouragé par les générosités de M. Gervais, il lui écrit : « Le souvenir de vos offres m'enhardit à m'adresser encore à vous. C'est la seconde et la dernière fois. »

Il est vrai que la réponse que s'empressa d'adresser, comme précédemment, M. Gervais, devait lui permettre d'attendre la première quinzaine de son traitement. Triste quinzaine, celle-là, le plus souvent, longue à l'échéance, quand il faut surtout l'attendre d'une *revue nouvelle*.

En 1835, Hégésippe Moreau se glissa dans la pension Chapuis comme répétiteur; mais son passage n'y fut qu'un éclair. Son tempérament délabré, sa santé presque usée, lui défendaient de travailler longtemps, assidûment, et il se vit obligé d'en sortir. Pendant qu'il cherche son pain de la journée et son gîte du soir, il n'écrit que par ricochet à sa sœur, qui le veille de

là-bas avec sa sollicitude et qui voudrait bien l'arracher à sa lente agonie. « Vous me demandez, lui écrit Moreau en 1836, quels sont mes moyens d'existence. Ma plume, mes espérances, *la mort*, car je vous avoue que l'existence, fût-elle pour moi ce qu'on appelle heureuse, m'est insupportable. »

Cependant cette année 1836 s'était ouverte avec un immortel sourire. Moreau avait adressé la *Fermière* à Saint-Martin. Il y a bien là une grâce douloureuse, une élégie plaintive, un accent mélancolique et brisé ; mais aussi, en face, tout un monde de délicieux, de printaniers et d'enfantins souvenirs ! Et ce qui domine le plus, c'est la note du charme, du bonheur et de l'amour ! La *Fermière*, c'est le chef-d'œuvre de Moreau ! c'est le poëte, c'est son imagination, son style, son cœur. La ferme de la romance avec sa haie en fleur et son petit bois est une oasis. On aime à s'y reposer après tant de journées pénibles à travers le désert qu'a parcouru cette muse. On y retrouve, et on

contemple sa sœur, dans ce pastel exquis, avec ses prévenances, ses tendresses et ses fidélités! La *Fermière*, c'est la page la mieux remplie de la vie de Moreau : elle immortalise madame Guérard et les rosiers de Saint-Martin. Il y a bien dans l'aube du poëme une nuance triste et funèbre. On entend çà et là quelques coups de cloche, comme on sonnait autrefois à Provins, quand un corbillard entrait dans le cimetière. Mais sur le linceul flottant qu'on entrevoit, il y a un parfum de jeunesse et de roses! On la chantait, cette romance, dont Hégésippe Moreau fit la musique. Mais le cher poëte, en mourant, emporta la clef de cette mélodie avec lui :

Amour à la fermière! elle est
Si gentille et si douce...

Après ces vers que savent toutes les mémoires, Moreau pouvait écrire à sa sœur : « Je ne suis pas un grand poëte, tant s'en faut! mais Dieu m'est témoin que je suis un *vrai poëte;* malheureusement je ne suis que

cela. » Et avec cela, on peut compter sur l'ironie de ses contemporains.

Cependant le poëte appelait le calme et le repos qui ne venaient guère. Il eut même dans ce temps-là, si on croit une lettre que je transcris, les illusions du ménage. On le berça dans le berceau de la famille. Je ne sais si Moreau y fit un sommeil d'or. Mais il se réveilla d'une façon charmante et écrivit à sa sœur avec un sourire et une larme : « Une dame bien bonne et bien spirituelle, à qui j'avais confié mes peines, m'a conseillé de me marier. Elle me désignait même une personne qui, disait-elle, me convenait sous tous les rapports; et vous ne devinerez jamais quelle est cette personne... C'est vous... Voilà le fait! Elle a voulu savoir à qui j'avais adressé *la Sœur du Tasse*, et, malgré une réponse évasive, elle était parvenue à savoir que c'était madame J., de Provins. La personne qui l'avait si bien informée oublia de lui dire que la sœur du Tasse était mariée. Et je souriais la larme à

l'œil quand je l'entendais me répéter sérieusement : « Vrai, monsieur Moreau, je crois que cette personne ferait votre bonheur! » N'est-ce pas, ma sœur, que c'est une personne bien bonne et bien spirituelle! » C'était au mois d'août que Moreau raconta ce songe. Il n'en reparlera plus.

L'année 1837 fut un redoublement de douleurs, d'angoisses et de crises pour le poëte. Cependant il y avait encore du soleil dans ses rêves les plus noirs, car c'est en ce temps-là qu'il écrivit la *Voulzie*, et il promet d'y refaire un pèlerinage :

Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

Cette petite rivière, immortalisée par Hégésippe Moreau, est très-inconnue des géographes. C'est au poëte qu'elle doit mainte-

nant la renommée d'un grand fleuve. Or, la Voulzie prend sa source dans un petit bois auprès de Saint-Martin de Chennestron, passe à Provins, où elle déborde quelquefois, dans les grandes pluies, ses « flots menteurs » y ont même fait des ravages; puis elle s'échappe comme un mince filet d'eau dans la Prairie, et se jette dans la Seine après avoir arrosé les jolis villages de Sainte-Colombe, les Ormes, Saint-Sauveur et Mouy. La Voulzie ne roule pas de paillettes d'or, mais on y trouve des spaths striés et verdâtres du plus grand prix. Oh!.. ce n'est pas pour cela que Moreau, dans ses dernières détresses, voulait aller sous ses ombrages; il croyait à l'air pur des champs, et Paris le faisait mourir. Il n'avait pas alors de domicile : il partageait celui de Loyson, un de ses amis [16]. Cette année-là, par un beau soleil de juillet, il rencontra madame Favier sur le Pont-Neuf. « Elle m'a embrassé, écrit-il à sa sœur, et à ses questions sur mes petites affaires, j'ai répondu que tout allait bien. Je ne serais

jamais aussi heureux qu'elle le désirait. » Que ne l'emmena-t-elle à Provins, son ancienne bienfaitrice! Pour consoler et guérir la misère, il y a une vertu dans le soleil et un parfum dans les fleurs! mais Hégésippe Moreau ne devait pas revoir les peupliers de la Voulzie.

En 1838, il devint si malheureux qu'un éditeur, mû par un sentiment de pitié délicate, mit sous presse la première édition de ses poésies. C'est alors qu'il entra comme correcteur chez MM. Béthune et Plon, et c'est de là qu'il date une lettre à sa sœur, où l'on retrouve des détails touchants: « Mes loisirs sont courts et rares, dit-il; je vais à mon bureau dès le matin à huit heures, je n'en sors qu'à huit du soir ou à six quand je n'ai pas pris dans la journée les deux heures qu'on nous accorde pour dîner. Je rentre alors dans ma petite chambre, nue, froide, sans meubles et sans feu, que l'on ne peut habiter que couché dans son lit, ou bien je vais passer deux heures dans un café

du quartier, ordinairement le café Voltaire. » Et il continue : « Votre sollicitude, je crois, va jusqu'à m'interroger sur le menu de mon dîner : la soupe, un plat de viande, un plat de légumes... voilà !... C'est une bonne vieille femme qui me prépare ce repas quotidien au prix modeste de 1 franc par jour.» Il vécut six mois de cette vie, et le poëte souffrant, après avoir vu son premier livre au jour, son premier rêve réalisé en partie, fut obligé de céder enfin à « ce long mal qui va consumant » et dont on meurt toujours. On était à la chute des feuilles, et Moreau ne devait pas revoir le printemps en ce monde. « A ma sollicitation, dit Sainte-Marie Marcotte, il consentit à prendre quelque soin de sa santé; je le priai de passer l'hiver dans un hôpital, m'imaginant qu'il en sortirait joyeux et plein de forces. J'osais encore espérer son bonheur; j'entrevoyais pour lui une vie nouvelle... Hélas! nous faisions de longs projets, et déjà la mort était à ses côtés étendant la main et riant de nos rêves.......

« Il alla à l'hôpital. Il y resta deux mois [17]. N'ayant plus à s'occuper de son pain de chaque jour, il disait que cette vie était pour lui de l'opulence. Il faisait des vers. Il ne se plaignait point. Tous ses souvenirs d'enfance lui revenaient à la mémoire. Il revoyait Provins, ses vieilles ruines, ses rues montueuses où l'on voit chaque soir des gens du peuple assis devant leur porte ; et puis la ferme qu'il aimait tant, les grands troupeaux et surtout un chien qui, vagabond et inutile comme lui, courait autrefois les champs avec lui, s'arrêtant quand il s'arrêtait, et le regardant dans les yeux lorsqu'il était rêveur, comme pour lui dire : La rime vient-elle? « Le régime qu'on vous fait suivre, lui disais-je alors, vous affaiblit ; reprenez quelque force, et nous irons à Provins. » Et il souriait. Malade moi-même, comme je n'étais pas allé le voir à l'hôpital depuis quelques jours, il se leva, traversa la rue par une des plus froides matinées de décembre, monta trois étages, et faillit tomber évanoui

sur le seuil de ma porte [18]. Cette visite n'était-elle pas un dernier adieu? N'était-il pas convaincu que sa mort était proche? Je ne sais, mais j'étais comme frappé d'aveuglement; je ne pouvais croire qu'il dût mourir encore. Huit jours après, il me dit qu'il avait reçu dans la nuit les derniers sacrements. Notre entrevue fut silencieuse; quand je le quittai : « *Aimez bien ma sœur,* » me dit-il; je l'embrassai et ce fut tout. Le lendemain, 20 décembre 1838, un homme de l'hôpital entra chez moi et m'annonça que le n° 12 venait de mourir [19]. »

Hégésippe Moreau, peu de jours auparavant, disait à son âme :

> Fuis sans trembler, veuf d'une sainte amie,
> Quand du plaisir j'ai senti le besoin,
> De mes erreurs, toi, colombe endormie,
> Tu n'as été complice ni témoin!

Il était mort avec le sourire des poëtes, des justes et des martyrs!

Le soir, on lisait dans le *National* :

« Un grand poëte vient de s'éteindre sur un grabat d'hôpital. M. Hégésippe Moreau, l'auteur du *Myosotis*, est mort ce matin à l'hospice de la Charité, à l'âge de vingt-huit ans, à la suite d'une longue maladie, fruit d'une longue misère. Hégésippe Moreau est, au moment où nous écrivons ces lignes, couché sur un lit d'amphithéâtre. Pauvre et modeste travailleur, il laisse pour tout bien quelques feuilles éparses, premier héritage que l'amitié est allé soigneusement recueillir sous son chevet mortuaire. Nous invitons les amis d'Hégésippe Moreau, les jeunes gens des écoles, les ouvriers typographes, dont il était le collègue, en un mot tous les patriotes, à qui sont consacrés la plupart de ses chants, à venir assister à ses modestes obsèques. Il est bien digne de funérailles populaires, l'humble et simple génie dont, en 1838, le convoi sortira par une porte d'hôpital. On se réunira à la Charité, demain jeudi, à deux heures moins un quart. »

Ces nobles paroles trouvèrent de l'écho.

Trois mille personnes, hommes de lettres, étudiants, typographes, ouvriers de toute profession suivirent le cercueil d'Hégésippe Moreau. Le deuil était conduit par Félix Pyat, Armand Marrast et Béranger. L'oraison funèbre du poëte fut courte et touchante. Berthaud, au nom de tous, avec des larmes dans la voix, adressa à son ami, sur le bord de la fosse, les suprêmes adieux.

II

La tombe d'Hégésippe Moreau, à peine fermée, devint le théâtre des déclamations les plus contradictoires : on accusa la Société, on accusa la Poésie, et, avec la jeunesse brisée du martyr, on essaya de rajeunir des théories qui avaient fait leur temps. Les amis des lettres pleurèrent sincèrement dans le secret, mais les mécontents éclatèrent. La politique s'en mêla, et, du haut de la tribune nationale, on jeta le linceul de Moreau comme une honte sur le dos de la France ou plutôt de ses maîtres. Le « nouveau Gilbert » était vengé ! et ce « nouveau Gilbert, » personni-

fiant l'indépendance dans les idées, la fierté dans le caractère et la sérénité dans la mort, n'eut plus rien à envier à l'ancien : le corbillard de l'Hôtel-Dieu et le corbillard de la Charité marchaient de pair sur le chemin de la Renommée.

Aujourd'hui, dans l'hymne funéraire, l'accent semble avoir changé. Gilbert, qui avait servi au triomphe de Moreau, servirait maintenant à son ignominie; et on a essayé d'étouffer *la Satire du dix-huitième siècle* sous la rhétorique de l'Encyclopédie. Je crois que ces deux enfants, qui eurent toutes les glorieuses visions et toutes les détresses de la vie, sont le trait d'union douloureux de deux siècles, qui devaient s'insurger, se battre, puis se comprendre et s'embrasser. Je crois que ces deux cris du génie agonisant sur un grabat d'hôpital se sont confondus dans le temps, dans l'espace et dans la postérité. Il ne faut pas essayer de les diviser, de les séparer : unis dans la souffrance, ils seront unis dans la gloire.

J'ai dit toutes les infidélités de la fortune envers Hégésippe Moreau. Gilbert ne fut pas plus heureux. On m'a déjà répondu qu'il émargea, qu'à sa mort il jouissait d'un revenu de 2,000 livres (ce qui était une fortune pour le temps), dont 800 livres sur la cassette du roi, 100 livres sur le *Mercure de France*, 500 livres sur la caisse épiscopale des économats, et 600 livres de Mesdames, tantes du roi. Je ne contredirai pas l'archiviste qui a établi ce fait; je veux bien croire qu'il avait des titres. Cependant il est généralement admis, dans les lettres, que la Critique et l'Histoire n'ont jamais été bien éclairées sur Gilbert : de sa vie, elles n'en savent guère que la fin malheureuse; et ce n'est pas avec des documents apocryphes qu'on peut juger les événements et les hommes. Or, de Gilbert, on ne connaît que deux lettres authentiques qui ont jeté quelques révélations sincères sur ses habitudes et sur ses travaux; et, si on voulait s'en inspirer, puis se reporter dans ce XVIIIe siècle,

dont il fit quelquefois justice; si on voulait voir ce jeune homme de vingt ans, dont on a volé le patrimoine, venant, à pied, de Lyon à Paris, avec une lettre pour d'Alembert; si on voulait le suivre chez cet académicien, qui le laissa coucher trois nuits, par un temps froid et humide, sur les parapets du Pont-Neuf; si on voulait faire grâce à Gilbert de son éducation jésuitique, et lui tenir compte de la puissance des principes conservateurs et monarchiques contre lesquels Rousseau ne put rien de son temps; si on voulait, avec une intuition généreuse et bienveillante, mettre en parallèle la Révolution qui se prépare et la Révolution qui triomphe, Gilbert se battant pour les idées de son enfance, et Moreau pour les passions de son cœur, il me semble qu'on n'aurait pas deux lauriers pour les deux martyrs. Tous deux ont été cruellement reçus par la société qui devait les protéger et les bénir; et je ne sais pas même si Gilbert n'a pas eu plus d'héroïsme que Moreau pour combattre le

combat de la vie. Celui-ci avait à vaincre la Faim, celui-là l'Encyclopédie. Ce n'est pas à dire que Gilbert ait trouvé « un baiser et du pain, » ce que Moreau chercha toujours et ce qui est nécessaire au poëte. Il fut privé de tout, même de travail :

Barbares ! travailler ! Ah ! voulais-je autre chose ?
A vos pieds prosterné, dévoré par la faim,
Si j'osais de mes vœux vous dévoiler la cause,
Mes cris vous demandaient du travail et du pain.

Vous refusâtes tout à mon humble prière,
Et votre avare main loin de vous m'écartait ;
Je vous fuis en pleurant... j'expirais de misère :
D'Arnaud vient : c'est un dieu, mon malheur disparaît.

Le « poëte malheureux » s'attacha à d'Arnaud. Qui lui en ferait un crime ? Il s'attacha à Fréron. Qui l'en blâmerait ? Il servit les idées dominantes de son siècle. Qui l'en accuserait ? Obscur plébéien, il chercha l'aristocratie. Qui lui en voudrait ? La Démocratie n'existait pas encore, et M. de La Harpe, dans sa *Correspondance littéraire*, ne l'a jamais formulée. Il a bien su dire que Gilbert étant

un jour allé voir l'archevêque de Paris, M. de Beaumont, celui-ci lui infligea l'humiliation de manger à la table de ses secrétaires et de ses valets de chambre. On me trouvera peut-être trop indulgent pour le poëte malheureux : c'est ma conviction qui parle. J'ai sous la main deux lettres inédites de Gilbert qui, plus haut que moi, demandent justice. Elles sont adressées à d'Arnaud. Elles ne sont pas datées; mais après les avoir lues, on les reporte en 1773, après son échec au concours poétique de l'Académie. La première eût pu être copiée par Hégésippe Moreau, mais il ne l'a jamais lue. Et cependant on y retrouve l'accent navrant du poëte de Provins, tant il est vrai que les mêmes âmes palpitent sous les mêmes baisers et gémissent sous les mêmes douleurs :

« S'il est vrai, monsieur, que votre cœur vous parle encore pour un homme sur qui le sort semble verser avec plaisir et les douleurs et les chagrins, je vous prie de me rendre un service. Il est en votre pouvoir.

J'ai un roman intitulé : *Histoire des malheurs causés par le Préjugé*, ouvrage qui pourra devenir considérable, si la fortune et l'indulgence du public me permettent de le continuer. Il peut former environ deux petits volumes maintenant. J'ai déjà vu plusieurs libraires, mais comme il est écrit dans le livre des destins : *Gilbert, tu seras toujours jugé avant d'être entendu, et les obstacles se multiplieront sur tes pas, à mesure que tu les surmonteras*, ces messieurs m'ont toujours refusé. A l'ombre de votre réputation, il vous est aisé de me le faire vendre. Je puis m'abuser, mais je crois que cet ouvrage doit avoir du succès, si les succès sont proportionnés aux peines que se donne l'auteur pour plaire. Comme j'ai des affaires pressantes à terminer dans ma patrie, je désirerais pouvoir y aller passer un couple de mois. Il est temps que mes parents, si cruels à mon égard, soient enfin forcés de me restituer mon peu de fortune, et que je n'importune plus personne du

triste tableau de ma situation, pour recevoir des bienfaits, souvent plus cruels pour moi que les maux mêmes qu'ils auraient dû soulager. J'ai formé le projet de continuer mon *Abel;* j'ai deux mille vers faits; s'il vous paraît plus facile de m'en procurer la vente que de trouver un arrangement pour l'autre ouvrage, vous ferez ce que votre cœur vous dira pour moi; et certainement, vous me rendrez un service plus grand que ceux dont vous m'avez honoré jusqu'à présent. J'aurai du moins la consolation de dire : Je recueille le premier fruit de mes sueurs. Quoique je sois très-coupable à vos yeux, ne me croyez ni ingrat, ni injuste. Je sais ce que je vous dois, et cet orgueil qu'on me reproche est le pivot même de ma reconnaissance. En m'obligeant aujourd'hui, vous travaillerez pour vous-même, parce qu'il est très-sûr qu'à mon retour de Lorraine, je vous remettrai tout l'argent que vous m'avez bien voulu prêter. Je vous aurais envoyé mon dernier chant d'*Abel ;* mais depuis dix jours il ne m'a

pas encore été permis de toucher une plume pour achever une vingtaine de vers que je veux redresser. Une maladie très-sérieuse m'oblige de garder le lit ou la chambre. *Il faut bien que ma destinée se remplisse, que je sois malheureux de toutes les manières.* »

Il y a dans cette lettre de la grandeur d'âme et de la convenance. On y retrouve ce que nous avons vu dans Moreau : une fierté digne de meilleurs jours. Mais cette « maladie très-sérieuse » le ronge de plus en plus et il récrit à d'Arnaud : « Voulez-vous, monsieur, que je meure?... La funeste prophétie du poëte malheureux s'accomplit. Le plus faible retard dans vos secours peut les rendre inutiles. Je finis, car les larmes et les sanglots me suffoquent. »

Et c'est devant tant de désespoir, de jeunesse et de génie qu'on écrit des sophismes et qu'on s'érige en vengeur, en faisant la clinique d'un orgueil mortel, d'un orgueil rentré. Je n'aurais pas cru que l'abaisse-

ment de Gilbert eût été l'œuvre de mon temps, et c'est là une reculade qui fait pâlir le progrès. Je m'en afflige et je crains déjà pour Moreau. Qui m'assure que, dans cinquante ans, quelque bel esprit renté et capitonné ne viendra pas assassiner sa mémoire. On ne demande pas des larmes pour les vainqueurs; mais des admirations. Eh bien! pour Gilbert et Moreau, qui sont deux vainqueurs, je ne veux que des respects. Il faut, par convenance, cesser de pleurer sur le poëte qui meurt à l'hôpital : dans cette douleur, notre siècle mêle trop d'ironie. C'est aussi de l'inconvenance que de jeter des cris et de pousser des plaintes. Autour des grands cercueils, on aime les grands silences. Cependant, c'est un usage, quand un écrivain s'en va dans la misère, d'accuser la société et le sort, et l'État paye quelquefois les funérailles. Cessez de pleurer, pleureurs amusants; n'essayez pas de ressusciter les morts que vous avez fait mourir. Laissez-les dans le repos de la tombe. Et, si on eût

bien fouillé cette tombe de Gilbert, qu'on a remuée hier avec tant de rage, on n'y eut pas trouvé la mort, mais la vie. J'ai recueilli déjà quelques débris de cette mémoire, et j'espère que bientôt l'aube de la réhabilitation se lèvera sur elle.

Si je me suis arrêté sur cette figure sanctifiée de Gilbert, c'est qu'un jour Hégésippe Moreau s'agenouilla devant elle en fermant les yeux, et il me semblait que cette flétrissure qu'on inflige à *la Satire du dix-huitième siècle* rejaillissait sur le *Myosotis !*

III

Le divin Platon expulsait un jour les poëtes de sa république. Le fait se passait à Athènes, le foyer de la lumière dans le monde antique, la source du génie chez tous les peuples modernes! Eh bien! ce jour-là, Platon fit un rêve. Le poëte (je n'entends pas le versificateur), par son caractère, est toujours le symbole de la fierté, de la noblesse et de l'indépendance. Par son esprit intuitif, il voit toujours plus loin et mieux que ses contemporains. Par son cœur, il a plus de sensibilité pour les misères de son siècle, et il y

portera remède. Par lui-même, c'est une lumière, c'est un glaive: il éclaire les autres et il les défend. Tous les grands hommes furent des poëtes, de Moïse à John Brown. Euclide savait la poésie des mondes, Euripide la poésie des âmes. Les inspirés les plus augustes furent les plus augustes citoyens. Les prophètes de la Bible, qui n'étaient que des poëtes, se battaient autrefois pour la théocratie et faisaient trembler les rois. Les anciens avaient tant de respect pour les poëtes que, dans les fêtes publiques de la Grèce, on les plaçait sur le banc des ambassadeurs. Quand ils n'ont plus été respectés, c'est qu'il y avait de l'anarchie ou du despotisme dans le monde. Homère mendiait son pain au temps où se constituait sa patrie, et où quelques villages, nés des cendres de Troie, prétendaient à l'honneur d'en devenir la capitale. Dante et Tasse ont souffert de la faim et de l'exil pendant les guerres civiles et religieuses du moyen âge. Milton, Chatterton, Malfilâtre sont morts de misère

sous des monarchies absolues ou à peu près. Mais quand la Démocratie a vaincu, le poëte s'est battu pour elle. Les siècles de la Démocratie sont les siècles de la Muse. Périclès, en Grèce; les Médicis, en Italie; 1789 en France, sont les trois accents immortels de l'univers : alors les poëtes avec les peuples triomphaient des rois ! « Si on parcourt l'histoire du monde, dit Voltaire, on voit les faiblesses punies, les grands crimes heureux, et l'univers est une vaste scène de brigandage abandonné à la fortune. » Cette scène cependant s'est anoblie quand le génie a eu sa place dans les conseils publics, quand la muse a châtié les attentats et a inspiré les souverains. Alors Corneille faisait pleurer le grand Condé, Bossuet moralisait Louis XIV, Voltaire conseillait Frédéric de Prusse et Rousseau écrivait : « La poésie, c'est la plus belle éducation qu'on puisse donner à la jeunesse, le plus noble délassement du travail, la meilleure instruction pour tous les ordres de citoyens. » Les

poëtes, enfin, ont formé et fixé le génie des peuples.

Hégésippe Moreau n'a pas exercé tant de prestige sur ses contemporains. Cependant personne ne peut dire ce qu'il aurait été dans des temps meilleurs. Nous avons vu chez lui les sentiments qui font les grandes âmes et les grands poëtes. S'il n'a pas enfanté la *Marseillaise*, il s'est battu pour elle. Il croyait à la Muse et nous pouvons croire à son caractère. L'énergie d'âme de Moreau ne sortait pas très-lumineuse de son visage; ce miroir était infidèle; il ne rendait qu'une partie des traits du poëte. Cependant Sainte-Marie Marcotte nous assure « qu'il y avait, entre sa nature morale et sa nature physique, une harmonie touchante : sa physionomie était mâle, quoique douce; sa tête forte; c'était l'emblème de son génie, de sa verve poétique et de sa raison élevée; » et il ajoute : « son corps souple, sa peau blanche et unie, ses extrémités fines et délicates; tout cela était d'une femme, d'un

enfant, et signifiait son caractère inoffensif. »

Hégésippe Moreau, qui s'était fait remarquer au séminaire par sa rêverie, apporta dans le monde une mélancolie qui ne le quitta pas et fut cause de la solitude qui l'entoura toujours. Il ne cherchait pás les amitiés utiles : il n'acceptait même pas les sympathies qui s'offraient à lui, et, sur la fin, il témoignait presque pour tous ceux qui l'approchaient une défiance dont on ne s'offensait pas et qu'on pardonnait à la misère. C'est ainsi que le peignent les rares amis qui lui survivent encore.

Par une matinée d'avril 1838, Hégésippe Moreau vint au café du Panthéon, où se réunissaient régulièrement Gérard de Nerval, Arsène Houssaye, Champfleury, Henry Murger et quelques jeunes gens célèbres aujourd'hui. Paul Van del Heil, un ami commun, voulant ouvrir à l'auteur du *Diogène* les portes du cénacle, s'empressa de leur présenter « M. Moreau. » Ce poëte-là leur semblait tout à fait inconnu. Cependant on était

aux premiers lilas, et les rêveurs partirent aux champs. Moreau, donnant le bras à Paul Van del Heil, fut de la partie. Dans la route, il ne dit que quelques mots. On admira sa grande insouciance et sa grande philosophie. On constata que « ce beau débraillé, tour à tour silencieux et éloquent, » était un poëte. De ce jour-là, Moreau fut du cénacle; mais il n'en profita pas. Il se contenta d'aller causer deux ou trois fois avec Arsène Houssaye et Musette, dans la rue du Doyenné, puis il disparut avec les dernières roses. Hégésippe Moreau, sans le dire à ses nouveaux amis, venait d'entrer à l'hôpital. Un soir d'hiver cependant, il se souvint du printemps et il invita Arsène Houssaye à venir le voir. Mais Arsène Houssaye tarda deux jours. Depuis cinq heures Moreau était mort, et il ne put que lui faire une épitaphe :

Il mourut en martyr, martyr de la souffrance
A l'aurore de ses beaux jours;

Mais il chanta l'amour, mais il chanta la France :
Dans nos cœurs, son cœur bat toujours!

Quelques mois après, Paul Van del Heil mourait aussi. L'Inspiration prit encore le deuil ce jour-là.

Pour bien connaître Hégésippe Moreau, il faut le voir à deux reprises, dans les deux saisons si différentes de sa vie, dans son bonheur et dans sa misère, dans le printemps et dans l'automne. « Il y eut, dit M. Sainte-Beuve, un Hégésippe Moreau primitif, pur, naturel, adolescent, non irrité, dans toute sa fleur de sensibilité et de bonté, animé de tous les instincts généreux, et non encore atteint des maladies du siècle. » Le poëte lui-même a recueilli les débris de sa première fortune! et en pleurant sur tant de cendres, il s'écrie :

Mon cœur, ivre à seize ans de volupté céleste,
S'emplit d'un chaste amour dont le parfum lui reste.

On pourrait dire que l'existence d'Hégésippe

Moreau fut un long rêve en deux teintes : la première, couleur d'espérance, et l'autre, funèbre comme la mort. Cette seconde métamorphose se fit surtout sentir en 1831, après avoir quitté l'imprimerie Didot. Il se trouva jeté alors au milieu de jeunes gens incrédules, libertins de cœur et d'esprit, sceptiques et viveurs, qui lui eurent bientôt ravi la dernière étincelle de foi morale qui éclairait encore ses sombres misères. C'est en ce temps-là que le fiel déborde de son âme, si fiel il y a jamais eu. Mais non, le poëte, après ses passions, redevenait serein. Il avait le visage clair et les yeux azurés, comme le ciel après les grands orages.

De 1829 à 1838, il pouvait, à Provins ou à Paris, frapper à la porte d'un de ses illustres compatriotes, M. Lebrun, auteur de *Marie Stuart*, qui, depuis sa jeunesse, cultive et protége les muses avec tant d'honneur; mais il ne voulut pas lui faire visite. Et cependant Hégésippe Moreau eût pu mettre à profit la généreuse protection que lui

offrait M. Lebrun. Plus tard, un de ses plus jeunes amis, M. Pierre Dupont, en éprouva toute l'efficacité. Et peut-être que le poëme des *Deux Anges*, imprimé en 1844, par souscription, sous les auspices de M. Lebrun, et bientôt couronné par l'Académie française, fut la clef qui devait ouvrir la porte de l'avenir à notre chansonnier populaire. Mais il est des natures avec lesquelles il n'y a pas de transactions; Moreau en était une, et, dit M. Sainte-Beuve : « Il ne se guérit point de cette disposition, lors même que les privations les plus réelles, les souffrances positives et poignantes vinrent y joindre leur aiguillon. »

Il ne faudrait pas reprocher au poëte cette fierté généreuse : c'était une des vertus de sa race; il la tenait de ses parents. On conserve à Provins un manuscrit très-précieux qui contient la « biographie de M. Moreau père, professeur au collége. » Ce manuscrit, dû à un excellent bourgeois de la ville, n'a jamais été imprimé. Sincère-

ment pensé, naïvement écrit, il eût cependant aidé la critique philosophique dans les investigations sur le caractère moral du poëte provinois. L'auteur dit : « Maintes fois, je vis M. Moreau répandre des larmes bien amères sur la malheureuse position dans laquelle il se trouvait, sur l'insuffisance de sa place au collége, qui ne lui permettait pas de pourvoir convenablement aux besoins de sa femme et de son enfant. » Et, après des détails touchants sur la mutuelle affection des deux époux, qui ne furent jamais légalement unis, l'auteur rapporte que : « M. Moreau préférait la faim à certaines invitations à dîner qui l'humiliaient. Souvent, pour n'y pas répondre, il se réfugiait chez moi. » Ce manuscrit, où le charme se révèle avec l'acent de la simplicité, se complaît dans les particularités les plus insignifiantes; il donne le sommaire de quelques leçons sur l'histoire professées par M. Moreau, à Provins. Mais auprès de ces détails futiles, on trouve une chansonnette originale dont

voici un couplet, sur un air de M. Désaugiers :

Tromper l'un, l'autre, ici-bas,
N'est que bagatelle,
A chaque instant, chaque pas,
C'est frande nouvelle.
Mais quand trompeur est trompe
On peut dire en vérité :
La bonne aventure,
O gué !
La bonne aventure.

Je n'insisterais pas sur ce manuscrit s'il n'insistait lui-même sur le caractère élevé et délicat de madame Moreau qui fut obligée, après la mort de son mari, pour élever son enfant, d'entrer femme de chambre chez madame Favier; sacrifice pénible pour son orgueil, mais bien doux pour son cœur de mère. Elle vécut vaillemment et noblement de son travail. Hégésippe Moreau ne pouvait pas dégénérer d'elle ; il ne devait pas dégénérer de son père : le sang, comme noblesse, oblige !

« Cependant, dans sa plus extrême détresse,

dit Sainte-Marie Marcotte, il va voir les personnes qui ont protesté de son attachement pour lui; il devient solliciteur, lui si noble et si fier; mais il est éconduit et il écrit : « Je viens de faire preuve de patience « et de courage, j'ai sollicité, et j'ai rem- « porté de mes visites la conviction qu'il « faut se défier de ce qu'on nomme des pro- « tecteurs. »

Moreau vient de répondre à tous ceux qui lui ont fait un crime de sa hauteur et de son indépendance. Pour avoir la conviction qu'il a remportée de ses visites, il faut avoir passé par le même crible. Les protecteurs littéraires sont des littérateurs à part dans la littérature, et l'empire que leur donnent les légers services qu'ils ont pu rendre est l'expression brutale de leurs légers talents. On pourrait les appeler les confesseurs des gens de lettres. Ils mettent à profit cette influence de circonstance pour autoriser leurs impertinences futures. Le jeune homme qui se laisse enchaîner par eux est mort, parce

qu'il a perdu sa liberté, sa dignité, son indépendance! Moreau sans doute, dans une de ses heureuses sérénités d'esprit, avait entrevu l'abîme, et il ne s'y fourvoya pas. C'est peut-être ce qui nous conserva le poëte dans sa primeur, avec « l'âme la plus délicate et la plus noble, d'une sensibilité exquise, ayant des larmes pour toutes les émotions pures. » C'est ainsi que l'ont connu tous ceux qui l'ont abordé à Paris, et c'est ainsi que sa sœur le peint elle-même. Quelle distance de ce portrait à celui que Théophraste fait de l'orgueilleux : « Il a le verbe haut et le silence boudeur; il est dissolu dans la joie, furieux dans la tristesse, déshonnête au dedans, honnête au dehors; il est roide dans sa démarche, aigre dans ses réponses, toujours fort pour attaquer, toujours faible pour se défendre; il cède de mauvaise grâce; il importune pour obtenir; il ne fait pas ce qu'il peut, ce qu'il doit faire; mais il est prêt à faire ce qu'il ne doit pas, ce qu'il ne peut pas. » Nous n'avons

pas retrouvé, dans Moreau, un seul trait de cette physionomie. Son rêve était aussi modeste que poétique :

> Marcher à deux sur les fleurs et la mousse,
> Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir...

Voilà comme il songe au bonheur! Cependant il n'oubliera pas ses frères : tout un village des environs de Meaux fut dévoré par les flammes, et il quête pour les malheureux; il eut bien voulu réparer tant de désastres, mais, dit-il :

> Je n'eus jamais de ce qu'a la boulangère ;
> Et quand l'amour me caressait alors,
> S'il étreignait une bourse légère,
> Il sentait battre un cœur plein de trésors.

Moreau s'est peint dans ces derniers vers. Et quand la postérité trouverait des cordes incorrectes à sa guitare, elle devra ne pas les apercevoir : pour la captiver, il ne faut qu'un âme généreuse. Or, après tant de naufrages et sur ce cercueil si prématuré-

ment consumé, il reste une chose qui ne mourra pas, c'est l'élément éternel et divin qui fait les poëtes : le caractère. Et l'auteur du *Myosotis* sera toujours regretté, comme l'a dit M. G. Vapereau, parce qu'il unissait à un talent distingué une grande honnêteté de cœur.

IV

J'ai entendu bien des gens élever contre Hégésippe Moreau les plus graves accusations. La *Gazette de France*, le 15 juillet 1839, attaqua férocement le poëte dans sa fosse. Quoique la gloire du *Myosotis* n'ait pas souffert de ces injures, j'ai tenu à les constater sans vouloir y répondre. Cependant cette tactique de la *Gazette de France* m'a indigné, et j'ai essayé de la comprendre sans y parvenir. Je n'ai même pas vu l'ombre d'une indignité dans toute la vie du poëte. Au contraire, j'ai trouvé injuste le reproche

de scepticisme et d'irréligion que presque tous ses biographes lui adressent; et quand la lumière divine inonde une âme, la lumière morale l'éclaire. Or, Hégésippe Moreau était religieux et sincère dans sa foi : les croyances de principe sont les éléments nécessaires au génie. Dès son jeune âge, il mêla bien à sa religion un accent sceptique, mais il ne s'attaquait qu'aux nuances bizarres que le fanatisme, la superstition ou l'erreur ont imprimées aux axiomes de la Théodicée. Il n'y avait pas de philosophie qui lui fût indifférente. Un jour, il entra dans le temple des saint-simoniens de Ménilmontant, avec l'intention de se moquer de leurs doctrines, et il en sortit « attendri, touché, enchanté et presque convaincu. » On a vu quelquefois, dans Hégésippe Moreau, un insulteur du Christ. On a souvent cité les *Noces de Cana*, comme « l'audace effrénée d'un libre penseur » parce qu'il avait dit :

Mes prêtres futurs, en mémoire
D'un tour de gobelet divin,

Vendant des oremus pour boire,
Changeront l'eau bénite en vin.

Mais ici il n'y a qu'une véritable habileté de pinceau : en quatre vers légers et spirituels, le poëte a flétri la simonie.

Dans *Un quart d'heure de dévotion*, Hégésippe Moreau a fait sa profession de foi lui-même; elle est humble et touchante :

Autrefois, pour prier, mes lèvres enfantines
D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines,
Et j'allais aux grands jours, blanc lévite du chœur,
Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur.
Mais depuis, au courant du monde et de ses fêtes
Emporté, j'ai suivi les pas des faux prophètes.
Complice des docteurs et des pharisiens,
J'ai blasphémé le Christ, persécuté les siens.
Quand l'émeute aux bras nus, pour la traîner au fleuve,
Arrachant une croix à la coupole veuve,
Insultait, blasphémait Dieu gisant sur le sol,
De loin sur les manteaux je veillais comme Saul.

« On aurait tort de ne voir là, dit M. Auguste Nicolas dans ses *Études sur le christianisme*, qu'un thème de fantaisie; c'est l'expression vivement sentie d'un cœur vrai dans la langue

naturelle d'un grand poëte. » Je m'estime heureux de voir un apologiste contemporain répondre à la *Gazette de France*. Mais d'où venaient donc ses colères ?

Moreau croyait à Dieu et à l'immortalité de l'âme. Un jour il disait à la sienne :

> Tu veilleras sur tes sœurs de ce monde,
> De l'autre monde où Dieu nous tend les bras.

Moreau croyait à la charité, le grand précepte du Christ :

> Donnez, car, agitant des torches funéraires,
> Le spectre de Babeuf prêche des lois agraires ;
> Le sol est un volcan, il tremble, et, comme Dieu,
> La Raison vous dira : L'aumône éteint le feu.

Moreau avait la foi de l'humanité : il méprisait les doctrines des coteries ; aussi ses dogmes politiques sont-ils généreux comme son âme. Il croyait à l'avenir, à la philosophie du progrès. Il avait toutes les fièvres de la jeunesse, et tout le courage que donne l'intuition des grandes idées sociales. On a

méconnu le caractère vrai et sérieux d'Hégésippe Moreau. On n'a rien vu d'individuel, de personnel dans ses principes. « Il est le reflet ardent et mélangé, le conflit des divers éclairs qui se croisaient alors dans l'atmosphère politique. » Cette opinion patronnée par M. Sainte-Beuve est gratuite, et madame Caroline Angebert l'a très-heureusement réfutée dans la *Feuille de Provins*, du 7 juillet 1851. « M. Sainte-Beuve, dit-elle, blâme Moreau ou tout au moins le plaint d'avoir été trop accessible à la politique. N'est-ce pas le plaindre ou le blâmer d'avoir été homme, homme de cœur et de sympathie? Nous ne concevons pas quelle infirmité ou quel privilége en pourrait affranchir le poëte. Que pense M. Sainte-Beuve de ceux de ses contemporains qui ont traversé cette époque, de 1829 à 1838, où Moreau vécut de sa vie virile, sans s'apercevoir du grand mouvement qui s'opérait alors dans l'ordre social et intellectuel? On en rencontre de ces hommes qui ne furent, un peu sérieusement, ni libé-

raux, ni royalistes, ni républicains, ni saint-simoniens, ni éclectiques, ni romantiques; mais cherchez aujourd'hui sous leurs cheveux blancs, vous trouverez le vide ou la glace. Si Moreau leur eût ressemblé, plus facile à guider et à protéger, il aurait pu être un jeune homme bien sage, fort assidu dans son emploi, traçant à ses moments perdus quelques petits vers anodins, et trouvant le moyen, sur ses 15 ou 1,800 francs, de mettre chaque année quelque chose à la caisse d'épargne. Il ne se fût jamais permis le moindre couplet vif ou malicieux, la plus légère satire; il n'eût pas eu de luttes, de misère; il n'eût pas terminé ses jours dans un hôpital. Il vivoterait peut-être encore dans quelque imprimerie, à moins qu'il n'eût été fonctionnaire sous tous les régimes. » Mais M. Sainte-Beuve a osé dire que Moreau était « dépourvu de principes et de caractère. » Ici, on répond par des faits.

Aux premiers succès de Moreau, une personne de Provins, riche et influente, dévouée

à l'un des grands partis qui se partageaient alors l'opinion, pensa que ce serait pour son drapeau une belle conquête que ce jeune talent, en même temps que pour elle une bonne œuvre à faire de l'y attirer. Dans ce but, elle s'offrit à réparer envers le poëte les torts de la fortune, s'il s'engageait, toutefois, à servir désormais, ou tout au moins à respecter, ce qu'elle appelait la bonne cause. De quelque forme délicate que fût revêtue cette proposition, la dignité humaine chez Moreau ne s'y méprit pas. D'un geste, il écarta jusqu'à la pensée que jamais il pût aliéner, pour un intérêt, sa conscience et sa liberté.

Plusieurs tentatives, du même genre, eurent auprès de lui le même résultat.

Donc, comme l'a prouvé aussi très-éloquemment M. Laurent Pichat, dans son beau livre *les Poëtes de combat*, « en politique, Hégésippe Moreau avait accepté la tradition révolutionnaire, » et loin de l'avoir reniée, il est mort en la confessant.

Si Moreau eût manqué de foi politique, la France aujourd'hui n'aurait pas le *Myosotis*. Le caractère politique et littéraire de l'écrivain y sont tellement identifiés qu'on ne saurait désormais les séparer.

La littérature française du XIXe siècle a eu trois époques distinctes : la *formation*, en 1818 ; le *développement* et le triomphe, en 1829; la *dispersion* et les individualités, de 1830 à 1835. C'est à cette dernière époque qu'appartiennent Alphonse Karr, Georges Sand, Alfred de Musset, Gustave Planche, Barbier et Moreau. Les débuts du poëte furent difficiles : ils devaient l'être. Cependant ils furent remarqués. Chateaubriand lui écrivait, après avoir lu sa pièce à *Henri V* : « Vous avez été touché de la langue de feu, » c'est-à-dire qu'il avait été par Dieu consacré poëte ! Henri de Latouche, qui venait de publier *Fragoletta*, son chef-d'œuvre, entra un jour chez Béranger, en lui disant : « J'ai trouvé enfin un plus grand homme que vous ! » Cependant

Moreau n'avait alors jeté que quelques satires politiques encore inconnues. Ses plus jolies chansonnettes, dans lesquelles il est si vrai, si original, ne vinrent que plus tard.

L'œuvre littéraire de Moreau a deux parties distinctes : ses Poésies et ses Contes.

A première vue. les poésies de Moreau sont bien le reflet de son âme. Elles ont tout l'accent de son caractère fier et honnête. Elles ne trahissent pas un esprit chagrin ni maladif, comme on l'a dit quelquefois, mais une soif inextinguible de justice et d'humanité. On n'y rencontre pas de théories désastreuses ni subversives; encore moins d'amertumes et de jalousies. Sincèrement pensé, sincèrement écrit, le *Diogène* d'Hégésippe Moreau a toute la maturité des œuvres qui vivent; et nulle part on ne reconnaît les vingt ans du jeune homme. Partout, c'est un grand citoyen qui parle en grand poëte. Il faut dire aussi que l'œuvre de Moreau fut faite à l'abri des coteries et avec les seules convictions de son âme. Quand on la regarde

de près, on y reconnaît une étude exquise et achevée du style. Hégésippe Moreau, un peu fiévreux dans l'inspiration, savait se retenir dans la composition, et il ne livrait jamais au public une pièce sans l'avoir retouchée plusieurs fois. Pour travailler, il lui fallait une sérénité d'âme qu'il n'avait pas toujours, et, en le lisant, on sait quand il était heureux, même dans les instants où la Vengeance lui soufflait ses alexandrins. Je n'ai jamais compris qu'on fît Moreau l'élève de Barthélemy ou de Béranger, parce que, comme Barthélemy, il a fait des satires, et comme Béranger, des chansons. Bien avant de les connaître, Hégésippe Moreau disait ce qu'il serait plus tard. A quatorze ans, il révélait, dans une pièce inédite transcrite ici comme un souvenir de jeunesse, la nature de son génie :

UN CONSEIL.

Dulmas, écoute enfin la raison qui t'éclaire,
Cesse enfin de nourrir un espoir téméraire ;

Ainsi que toi, mon fils, j'eus la démangeaison
D'offenser le public, la rime et la raison ;
Comme toi, bel esprit au sortir du collége,
Ma sotte vanité saisit le privilége
Qu'usurpent trop souvent les auteurs de nos jours,
De parler sans rien dire, et de parler toujours.
Amoureux de la gloire et surtout de moi-même,
Traînant à mes côtés l'ennui d'un beau poëme,
Je quêtais à la ronde un sourire flatteur;
Copiste ingénieux, adroit compilateur,
J'enfilais de grands mots, bien doux et bien sonores,
Je parlais de soleils, d'étoiles et d'aurores,
J'imitai ***, et mon style éclatant
Fit bâiller tout le monde..., excepté moi pourtant.
Je dédaignai bientôt la robe paternelle ;
Brûlant de conquérir une palme immortelle,
Je m'élance au théâtre où l'orgueil me promet
Une place éminente à côté de Soumet.
Je pense voir déjà mon talent poétique
S'élever radieux au trône académique ;
Je triomphe en espoir, je rêve..., mais bientôt
Vingt sifflets goguenards m'éveillent en sursaut :
L'infortune souvent est bonne à quelque chose ;
Abjurant et la gloire, et les vers, et la prose,
Depuis ce triste instant, j'ai su borner mes vœux
A vivre loin du Pinde, ignoré, mais heureux.
Que mon exemple au moins t'apprenne à fuir l'orage,
Ou sur les mêmes flots, crains le même naufrage.

Combien d'autres malheurs je pourrais te citer !
Les bâtards de Schlegel ont beau ressusciter,
Les Marivaux du jour que l'intérêt assemble,
En vain marchent de pair, et cabalent ensemble.
Ils trompent quelquefois nos regards indulgents,
Mais l'erreur passe vite et les goûts sont changeants.
L*** aujourd'hui se fait à peine lire;
Il a beau nous vanter son génie et sa lyre;
Il a beau conspuer la Bible dans ses vers,
Le public, juste enfin, les abandonne aux vers.
Inhumés par les soins d'une saine critique,
Ses livres vont dormir au fond d'une boutique.
Hélas! bien des auteurs comme lui boursouflés,
Ne vivent un moment que pour être sifflés;
On court après la gloire, et la gloire infidèle,
Quand on croit l'attraper, s'envole à tire-d'aile :
On veut monter bien haut, mais on roule bien bas;
La montagne est glissante, et le bruit des faux pas,
Réveillant chaque jour les échos du Parnasse,
Avertit les Cotin du sort qui les menace;
Ils tombent l'un sur l'autre, et les sifflets railleurs
Vous répètent sans cesse : avis aux rimailleurs.

Malgré soi, il faut reconnaître dans ces vers un sentiment et une force qui révélaient un maître. On respire déjà le parfum sobre et délicat dont la Muse inonde les âmes qu'elle appelle à chanter. On sent que la

poésie d'Hégésippe Moreau sera de la raison mélodieuse, comme veut son siècle. Il parlera philosophie, politique, religion, économie sociale avec les pentamètres de Pythagore, et on comprend déjà que c'est pour lui que Platon a dit : « Il sera libre, parce qu'il est vertueux. »

Donc, à quatorze ans, Hégésippe Moreau avait écrit le prélude du *Diogène*, qui restera son œuvre la plus accentuée, la plus naturelle et la plus finie, parce que le poëte y a mis son lyrisme et sa raison. Le *Diogène* fut composé dans une veine heureuse, avec des observations vives, des souvenirs remplis d'une amertume que tempéraient les soins de ceux qui lui étaient chers. Moreau commença son journal en juillet 1833 : le poëte et le soleil chantaient! Interrompu à Provins, *Diogène* fut repris à Paris, et malgré le génie et la volonté de l'auteur, il ne put fournir qu'une courte carrière[10]. Les souscripteurs étaient très-irregulièrement servis, et le 7 janvier 1834, Hégésippe Moreau écri-

vait à sa sœur : « Dites-moi donc ce que je dois faire de mes abonnés de Provins. S'ils s'adressaient à vous, par hasard, dites-leur que je suis malade ; vous ne mentirez qu'à moitié. »

Le succès du *Diogène* fut local, et l'éclat de ces beaux vers eut besoin des ombres d'un linceul pour attirer les regards des contemporains. Moreau cependant eût réussi à percer, s'il eût mendié la réclame ; mais il avait trop de dignité dans le caractère pour en venir là ; il poussait même l'insouciance et l'indifférence si loin, qu'on le volait sans qu'il s'en aperçût. Comme les vrais poëtes, il écrivait sur des feuilles volantes qui devenaient quelquefois le jouet des vents. Toutes les poésies postérieures au *Diogène* ont une origine capricieuse et accidentée et révèlent, dans leur inspiration intime, l'âme du poëte à ce moment-là. Il chantait quand quelque chose lui disait de chanter, mais sans plus s'occuper de ses chants.

Cependant Hégésippe Moreau eut tous les rêves de la jeunesse littéraire. Il songea même

un jour, chose étrange (et aucun de ses biographes ne l'a dit), à concourir pour le prix de poésie de l'Académie française. C'était en 1829, et on devait célébrer la découverte de l'imprimerie. Or, Hégésippe Moreau qui n'avait trouvé à Paris que les déceptions et la misère, jeta un coup d'œil de convoitise sur les médailles et les prix de l'Institut. Avec cette naïveté charmante et cette franchise qui lui défendit toujours de comprendre son époque, il adressa sa pièce au concours où quarante-trois autres l'attendaient. Le jour de « la Saint-Louis, » M. Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, n'en parla pas. Je sais que l'accent du *Diogène* n'était pas tout à fait celui des *Templiers*, mais cependant M. Raynouard, mettant de côté toute passion politique et s'inspirant des idées libérales qui triomphèrent quelques mois plus tard, eût pu citer quelques vers d'Hégésippe Moreau, auprès de ceux de MM. Saintine, Bignan, Le Maire et Ernest Legouvé. Il eût pu signaler à l'Académie ce

poëte de dix-neuf ans qui apportait avec une invention pénétrante, une vitalité de pensée, une puissance de sentiment, une philosophie de l'humanité étonnantes chez un débutant de cet âge. Mais Charles X qui, comme Victor Hugo, venait de célébrer de sa « bouche royale » les héros de Navarin, n'eût guère compris Hégésippe Moreau demandant la liberté de la presse. Aussi ses concurrents, se tenant sur les lisières du programme, furent-ils plus heureux. La pièce de M. Bignan, qui obtint l'accessit, sortait du moule qui en vit tant d'autres : une versification facile assura sa fortune. M. Ernest Legouvé, qui faisait revivre à vingt-deux ans à peine le nom qu'il porte, avait mis dans son œuvre les émotions de sa jeunesse et le respect des anciens maîtres. Dans la sincérité de son inspiration, il s'élève jusqu'à l'éloquence. Dans un parallèle des temps mordernes, passés et contemporains, il disait :

Plus grands mais moins heureux qu'en cet âge où
[nous sommes,

Les siècles engloutis mouraient comme les hommes!

Hégésippe Moreau avait aussi dit cela, mais ses alexandrins nerveux avaient effrayé l'Académie.

Il faut constater qu'il n'avait pas saisi son sujet sous toutes ses faces. Dans des vers didactiques, il eût dû chanter l'enfance et les progrès de l'imprimerie, et le poëte ne vit dans cette découverte, avec les intuitions de sa jeune et libérale philosophie, que la Révolution et la Liberté du monde! Il fut mis hors du concours. Or, de tous les concurrents qui restaient, M. Legouvé était celui qui avait apporté dans son poëme « le plus de sensibilité, de douceur, de charme et en même temps d'élévation dans la pensée. » Il fut couronné : c'était juste! Moreau ne parla jamais à sa sœur de cet échec sur lequel il comptait sans doute; il n'attaqua pas la sentence de ses juges; il se borna, quelques jours après, à adresser son *Epître sur l'Imprimerie* à M. Firmin Didot, qui l'agréa.

Mais voici deux fortunes de bibliographe:

En 1834, M. Lachambeaudie, rédacteur en chef d'un petit journal appelé *le Dahlia*, vit arriver chez lui un enfant de quinze ans qui le pria d'insérer des vers. Il lut sa pièce d'une façon adorable, et M. Lachambeaudie l'imprima. L'année suivante, ce petit prodige obtint, dans les salons de Lyon, des succès prodigieux en la récitant; et sans Berthaud, qui découvrit tout, la prescription eût bientôt atteint les droits d'Hégésippe Moreau, et on retrouva ainsi :

J'ai dans mes souvenirs un fabliau bien vieux.

Un Quart d'heure de dévotion fut victime d'un plagiat plus audacieux encore. Le coupable était un étudiant de vingt-deux ans qui, en 1838, fit, sous son nom, publier ce poëme. C'était une brochure imprimée avec luxe qui fut adressée à tous les poëtes célèbres de ce temps qui s'empressèrent d'en féliciter l'auteur. Chateaubriand et Victor Hugo ne lui ménagèrent pas les encourage-

ments, et l'étudiant colportait leurs lettres avec vanité! Ce nouveau Zoïle poussa l'intrigue jusqu'à adresser sa pièce au pape qui lui envoya une décoration, et comme Hégésippe Moreau se mourait à l'hôpital, ce jeune effronté était sur le point de contracter un riche mariage de dévotion.

Moreau a dû collaborer, de 1829 à 1838, à beaucoup de petits journaux; mais ses lettres n'indiquent, d'une manière précise, que trois recueils dans lesquels on retrouve de sa prose et de ses vers : *le Journal des Demoiselles*, *Psyché* et *le Journal des Enfants*. *Le Journal des Demoiselles*, dirigé par une dame du grand monde dont le nom n'a jamais eu d'importance, publia *les Petits Souliers* (avril 1836), *la Sœur du Tasse* (mai 1836), *Macaria* ou *les Héraclides* que, dans le *Myosotis*, on appela *le Gui de chêne* (août 1836) et *la Souris blanche* (janvier 1837). Moreau, entré au *Journal des Demoiselles*, sur la recommandation de madame Emma Ferrand, qui y faisait des articles de

tous genres, n'était pas toujours en excellents rapports avec la directrice. « Mes relations avec cette dame, écrit-il à sa sœur, ont un caractère singulier. Elle est très-belle, très-bonne, très-spirituelle, et pourtant sa tournure d'esprit est si différente de la mienne que nous avons toujours des discussions qui deviennent quelquefois très-amères. » Moreau conserva un meilleur souvenir de *Psyché*. « Je viens de déjeuner, dit-il, avec le propriétaire de ce journal ; c'est un ex-notaire fort riche et fort brave homme, qui désire beaucoup m'être utile. Je lui ai déjà donné un petit conte et j'en termine pour lui un plus long. » Or, de ces contes, on ne retrouve que *la Dixième Muse* (5 janvier 1837), qui parut plus tard dans le *Myosotis*, sous le titre de *Thérèse Sureau* ou *l'Isolement* (décembre 1838). Enfin, Hégésippe Moreau présenté au *Journal des Enfants* par une femme qui était « la personnification de la sottise et de l'immoralité, qui, dans la petite littérature, usurpent la place du talent, »

ne publia dans ce recueil que *le Neveu de la fruitière* (1836) et *Abdallah le maudit* (1837). Quel bénéfice ces journaux mensuels auxquels collaboraient sérieusement alors Émile Souvestre, Jules Janin, Alphonse Karr, madame d'Abrantès, Émile Deschamps, Eugène Briffault, Casimir Bonjour, Édouard Ourliac, Louis Desnoyers, Jules Sandeau, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, ont-ils rapporté à Hégésippe Moreau? On ne sait pas; mais voici l'acte de société du *Journal des Enfants*, le plus considéré de tous, qui va nous aider à deviner. Il est dit : « Les dépenses de toute nature ne pourront s'élever à plus de 1,890 fr. par mois, soit :

Rédaction.	400 fr.
Dessins et gravures. . . .	300
Composition.	520
Loyer.	50
Traitement du Gérant. . .	200
Papier	420
TOTAL.	1,890 fr.

En élevant au même taux les frais de rédaction de *Psyché* et du *Journal des Demoiselles*, on arrive, pour tous les collaborateurs indistinctement, à une moyenne de 5 centimes la ligne, ce qui constitue, pour tout ce qu'on a publié de Moreau, un capital de 125 francs à peu près, si toutefois on admet que ses articles lui ont été soldés dès le commencement et qu'il n'ait pas passé par la formule : « Monsieur, nous insérerons votre article, il est charmant; mais nous ne vous rénumérerons que le suivant » Ce capital est tout à fait gratuit. J'ai consulté toute la correspondance de Moreau à sa sœur, et lui, qui dit si bien toutes les joies de sa vie, et qui demande à vivre de sa plume, se fût bien vite hâté de lui écrire qu'elle rapportait déjà quelque chose. Mais on ne trouve rien dans ce sens-là; le poëte se borne à dire qu'il adresse « *à M. Lebeau, imprimeur-libraire à Provins* » le *Journal des Demoiselles*; que cet envoi n'engage à rien, que chaque rédacteur a droit à un numéro et que c'est

le sien qu'on reçoit. De ces rapprochements, il ressort que Moreau travailla pour la gloire. Cependant il ne se découragea pas, car il travailla toujours, et, si on en croit sa correspondance, dont la franchise et la véracité sont incontestables, il dut charpenter, pour le théâtre, des drames, des vaudevilles et des comédies! Ce fait pourrait s'affirmer par la passion de Moreau pour les émotions de la scène, si ses lettres n'en garantissaient pas l'exactitude et si les personnes qui l'ont le plus fréquenté n'y joignaient pas leur témoignage. Moreau avait compris que, de son temps comme aujourd'hui, le théâtre était le seul moyen de vivre de sa plume. Or, dès 1829, à peine arrivé à Paris, il écrit à sa sœur : « Je travaille à un drame que je remplirai de douleur et de passion. » Quelques mois plus tard, il lui dit encore : « Je puis aller souvent au spectacle et m'abonner à la lecture. » Si Moreau fréquentait si assidûment le théâtre, c'est qu'il voulait en apprendre l'art. On ne saurait dire jusqu'à

quel point il y arriva ; mais ce qui est incontestable, c'est qu'après la mort du poëte, les Parisiens ont applaudi de ses vaudevilles. Hégésippe Moreau avait connu un ancien marchand de rubans de la rue Saint-Denis, qui devint directeur du Vaudeville, qui lui commanda des pièces dans l'accent de l'époque, pièces qui ne furent pas jouées du vivant du poëte.

En 1838 cependant, un théâtre secondaire donna *Clément Marot à Genève*, et Moreau fut soupçonné de complicité pour les couplets. Je n'ai pu éclaircir ce fait, quoique l'écrivain qui signa la pièce vive encore. Le 29 novembre 1843, on représentait à l'Odéon « *l'École des Princes*, comédie en cinq actes et en vers » de M. Louis Lefèvre, un auteur naissant qui mourait ce soir-là, quand, à la chute du rideau, des voix inconnues jetèrent le nom d'Hégésippe Moreau dans la masse pour faire taire les siffleurs. Ce bruit, recueilli et consigné dans la *Littérature française contemporaine* de M. Maury, mérite d'être discuté. Or, après avoir lu *l'École*

des Princes, on n'admettra jamais que le poëte du *Myosotis* y ait collaboré. Mauvaise dans le fond et dans la forme, cette pièce méritait la destinée qu'elle eut et le silence que la critique fit autour d'elle, et certes les feuilletonistes, si elle eut quelque part porté l'anagramme d'Hégésippe Moreau, l'auraient vite reconnu. Dans cinq actes, il n'est pas un auteur de quelque talent qui n'ait des éclairs, et *l'École des Princes* n'est qu'une longue et lourde platitude. Comment donc ces bruits ont-ils pu s'accréditer auprès des bibliographes. On ne saurait le dire; mais j'ai consulté la correspondance du poëte et on trouve dans une lettre à sa sœur, en août 1836 : « Je suis tout tremblant d'une émotion bien pénible; je viens d'avoir une scène terrible avec Lefèvre..., un intrigant capable de tout excepté de se battre; il vient de le prouver. » Ce Lefèvre dont parle cette lettre, si on en croit les personnes qui ont connu les relations de Moreau, était un camarade d'études que le poëte aurait connu à Meaux,

mais qui n'a aucun rapport avec l'auteur de *l'École des Princes*. Devant cette assertion, les ténèbres se font plus profondes que jamais; et, pour expliquer le sentiment de M. Maury, il faut supposer que ce Lefèvre était un parent de celui qui connaissait Moreau, et que, devant l'insuccès de sa pièce, il fit croire à un pseudonyme, sans plus de respect et de considération pour une sainte mémoire. Mais je crois que tous ces essais au théâtre n'ajouteraient rien à la gloire d'Hégésippe Moreau, et si je les rappelle ici c'est comme une curiosité littéraire. Je n'insisterai pas sur la collaboration de l'auteur du *Myosotis* à *l'Album chantant*, ni sur la popularité qu'il acquit très-vite aux « Infernaux, » un caveau du quartier des Innocents où il fit de piquantes improvisations. J'ai une chansonnette à l'adresse de M. Thiers, qui soutenait alors une société dite « la Poudrette, » qui vit le jour dans une de ces soirées-là. Je n'en citerai que deux strophes :

Chaque jour on nous repète

Que deux choix nous sont offerts :
Monsieur Thiers ou la Poudrette,
La Poudrette ou monsieur Thiers.
Un instant mon cœur balance,
Mais enfin, j'entends raison.
L'un n'empeste que la France,
L'autre infecte ma maison.
Fi donc ! pouah !
Va pour Thiers ! vive le Ro...à !

Je ris tout bas du système,
J'aime assez la liberté.
J'aime la France, mais j'aime
Par-dessus tout la santé ;
Et bien que, par caractère,
Je fronde un peu les abus,
J'ai moins peur du ministère
Que du choléra-morbus.
Fi donc ! pouah !
Va pour Thiers ! vive le Ro...à !

L'œuvre littéraire d'Hégésippe Moreau a été jugée bien des fois. Mais l'opinion de M. Louis Ratisbonne, quoique empreinte d'une certaine sévérité, porte en elle un accent juste et convaincu qui fait que j'aime à la citer :

« L'aptitude poétique, dit-il, n'est pas sus-

ceptible de contestation; mais il n'avait pas eu le temps d'arriver à la pleine possession de son talent. Il ne laissait après lui qu'une petite gerbe de vers qui méritait bien d'être recueillie, mais elle a été trouvée plus charmante encore et plus amoureusement dorée par le soleil de la poésie, parce que le moissonneur avait été misérablement fauché sur cette gerbe sans avoir eu le temps de la lier. Il avait fait un bouquet de myosotis, la pitié, une pitié tardive plutôt que l'admiration, lui a tressé avec ce bouquet une couronne d'immortelles! » M. Félix Pyat était plus enthousiaste dans le *National* du 21 juin 1838 : « Je suis si surpris de cette belle poésie..... que je cherche en vain parmi les anciens quel pourrait être l'auteur de ces vers. L'auteur n'est pas de ceux qui louent les cathédrales, ni de ceux qui célèbrent les palais, il appartient à l'avenir et non au passé! Plébéien comme Tyrtée qui portait sa lyre en avant et non à reculons. . » Mais c'est l'heure de dire, l'histoire et le sort de ce beau livre.

Or, nous sommes en 1838, une glorieuse année pour les Lettres. Chateaubriand publie *le Congrès de Vérone;* Libri, *l'Histoire des sciences mathématiques en Italie ;* Georges Sand, *la Dernière Aldini;* Balzac, *la Femme supérieure*, et Lamartine, *la Chute d'un Ange*. Au théâtre, trois armées se battent : les Classiques acclament *la Popularité* de Casimir Delavigne; les Romantiques s'insurgent pour *Ruy-Blas* et Victor Hugo ; les Dramaturges nouveaux applaudissent *le Sonneur de Saint-Paul*, et les vaudevillistes acclament un couplet d'Arvers, qui vivra pour un sonnet sublime. Cette année 1838 fut puissante et passionnée, la génération qui est aujourd'hui la plus éclatante expression de notre littérature tressaillait dans les flancs de la France. La liberté pleurait à la tribune, la justice s'égarait dans les Parlements, et Dieu préparait ses vengeances: les éléments et les hommes. A travers cet orage qui dura dix ans, le *Myosotis* passe comme un éclair.

Dès 1836, Hégésippe Moreau parlait de

publier ses vers : « J'avais trouvé un éditeur pour mon volume de poésies, je crois cette affaire manquée, j'en ai un regret, mon premier livre sera un roman. » Ce roman n'est pas arrivé jusqu'à nous ; mais on croit que le joli conte de *Thérèse Sureau* n'était que le canevas de ce roman annoncé par le poëte. Ce fut en 1837, que Moreau traita sérieusement pour l'impression de son *Myosotis*, et il écrivit à madame Guérard : « La nouvelle que mes vers vont être enfin imprimés a mis en grande joie nos amis. Ce sentiment chez eux est bien naturel ; il y a si longtemps qu'ils vont criant partout mon talent à des sourds, qu'ils ne sont pas fâchés de trouver à leur opinion un appui, quelque faible qu'il soit. Aussi les voilà tous copiant, arrangeant mes papiers, qu'ils connaissent beaucoup mieux que moi. Nous venons de trouver un titre : *Confessions poétiques*. Ce n'est pas le plus sonore ; mais c'est, à coup sûr, le plus juste en tête *d'un volume de poésies, qui, ordonnées par dates, formeraient*

la biographie complète de l'auteur...... »

Mais l'impression du livre n'allait pas vite; après quatre mois d'attente, il écrivait à sa sœur, le 11 février 1838 : « L'ouvrage est en feuilles à l'imprimerie, l'éditeur est en voyage. Si vous voulez, je vous enverrai quelques exemplaires en feuilles. Le produit de la vente, n'en vendissiez-vous que deux, couvrira les frais du brochage. »

Quant à l'heureux titre que Moreau et ses amis venaient de trouver, il ne prévalut point, et voici pourquoi : quand le manuscrit eut été remis à Dessessart, dans les premiers jours de 1838, l'éditeur le parcourut et il ne voulut le recevoir qu'à la condition que l'auteur y ferait des suppressions et des corrections nombreuses. Ainsi on lit dans la première édition du *Myosotis* des notes de l'éditeur dans le genre de celle-ci, qui fut ajoutée par Dessessart à la pièce intitulée *le Parti Bonapartiste* : « Ces vers, comme une foule d'autres dans ce recueil, trahissent, chez l'auteur, une étrange étourderie et

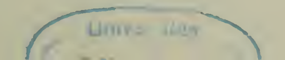
une profonde ignorance de l'histoire contemporaine. » Ces exigences chagrinèrent le poëte, sa muse n'avait plus ses ailes, son âme avait perdu de ses indignations, les criminels politiques de Juillet qu'il avait voulu châtier restèrent impunis, et Moreau désespéré, forcé de céder à un éditeur qui craignait les rigueurs de la procédure, écrivit en tête de son livre : *Myosotis* : Souvenez-vous de moi ! Deux écrivains seulement eurent alors ce souvenir : Berthaud [21] et M. Félix Pyat. Celui-ci fit, dans le *National*, un triomphe à Hégésippe Moreau. J'ai déjà cité une strophe de ce chant superbe, où il disait : « Que de génie méconnu, perdu et inhumé dans l'oubli. A quoi bon les perles dans l'abîme ? à quoi bon l'or au fond des mines ? Plongeons dans le gouffre de l'oubli. Tirons-là les poëtes, ces joyaux que Dieu a faits si rares. Il nous faut découvrir et montrer ce talent brut. Il faut faire imprimer les chants de ce rapsode du peuple, de ce Tasse moderne que récitent les Lazzaroni

parisiens. J'allumai ma lanterne et je cherchai, alors on me répondit que personne n'avait acheté, ni lu ce volume, personne n'en avait dit mot dans le commerce littéraire. La presse, qui d'ordinaire use ses cent voix pour le moindre avorton d'un auteur recommandé, n'avait pas même consacré une réclame à ce livre viable et né pour l'avenir... Eh bien! maintenant, faut-il que cet homme meure? laisserons-nous périr encore celui-là faute de pain? ne devons-nous pas l'arracher à la misère, à l'oubli, à la mort? faut-il qu'il augmente d'un nom cette pléïade célèbre qui ne brille qu'au cercueil? grossira-t-il d'un cadavre l'ossuaire des poëtes suicides?... O société, te voilà prévenue, il y a là un poëte, ne détourne pas la tête et ne passe pas sans regarder. Il y a là un poëte, entends-tu? un vrai poëte, j'en réponds, un arbre à fruits, vois ses fleurs; un talent qui possède cette unité tant cherchée de la forme et du fonds, qui ferait éteindre la lanterne à la critique, si la critique avait

voulu trouver un homme, et cet arbre sèche sur pied, et ce talent se flétrit, et cet homme agonise!... »

Ces paroles, qui ont aujourd'hui la majesté de la prophétie, parurent alors d'un accent trop déclamatoire. Mais Félix Pyat, qui voyait plus loin que ses contemporains, est aujourd'hui vengé : Moreau lui doit le premier bruit de sa gloire à laquelle il ne crut pas d'abord; car en ce temps-là, il écrivit à sa sœur : « Il vient de m'arriver, il y a eu jeudi dernier huit jours, ce que je pourrais appeler un grand bonheur, si j'avais encore un peu de jeunesse et de courage. Un journal grave, dont je ne connais aucun rédacteur, a parlé de moi avec enthousiasme dans un feuilleton de neuf colonnes. Cela, je l'avoue, m'a profondément étonné, d'abord parce que j'étais loin d'espérer de pareils applaudissements, et ensuite parce que je ne croyais pas les journalistes capables d'une admiration sincère et d'un sentiment naïf quelconque. »

Cependant la réputation naissante du poëte rencontra des détracteurs, et sa mort qui suivit de quatre mois seulement l'article du *National* fut le signal d'une sortie contre les poëtes du peuple « qui prennent une exaltation factice pour de l'inspiration réelle, et qui méprisent le travail qui leur donne du pain pour un plaisir qui les énerve. » Un écrivain, dont on n'a rien lu depuis, ce jour-là, publia dans la *Revue des Deux Mondes* une étude pour démontrer que Moreau n'était pas digne des sympathies qui entouraient sa mémoire : la paresse et l'ambition avaient avancé sa mort. M. Proudhon, l'homme aux paradoxes éloquents quelquefois, dans son livre *la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, a lavé le poëte de ce reproche : « Je ne puis, dit-il, m'empêcher de réfléchir qu'au moment où je quittais Paris, le sac sur le dos, pour chercher un travail qui fuyait toujours, Hégésippe Moreau y restait vivant de chambrée avec la misère. Infortuné ! ce n'est pas


Univ

moi qui lui jetterai la pierre, et qui l'accuserai d'avoir méconnu la loi du travail. J'ai passé comme lui et plus longtemps que lui par les tribulations de la vie manouvrière, et je puis rendre au poëte calomnié ce témoignage posthume : il n'était pas trempé pour une pareille lutte ! Il était trop de son époque, ses vers trahissent une précocité de talent, une finesse d'organisation, une sensibilité de cœur, une puissance d'idéal, un besoin de l'élégance et aussi de volupté, qui, dès le ventre de sa mère, la fortune manquant, le vouaient à la mort ; son *Myosotis* est une lamentation funèbre, la poésie le tenait comme un tubercule au poumon, malgré tous ses efforts, et il en fit d'héroïques, il fallait qu'il succombât ! Il n'y a pas de courage contre la consomption de l'âme, pas plus que contre celle du corps... Qui sait si je n'eusse pas sauvé un grand poëte? Il ne lui fallait qu'un ami fort : je l'eusse aimé de passion, et j'aurais eu de la force pour deux. » Mais Moreau répétait toujours :

Pour gagner, il faut avoir. C'est un axiome qui mène à l'hôpital; pour se consoler de cette idée noire, on écrit par caprice, délassement et fantaisie. C'est à cet état d'âme que nous devons les plus belles inspirations du poëte : *Fieschi*, *la princesse Marie*, *la Voulzie*, *la Carte à payer* et *Merlin de Thionville*. Il écrivit ses *Contes* dans ces saisons de son imagination, et c'était chez lui une vocation aussi naïve, aussi sincère, aussi ardente de conter que de chanter. On ne saurait dire combien il a inventé de ces légendes dont le *Gui de chêne* est le sourire, la joie et l'immortalité. Moreau préférait un conte en novembre aux doux murmures du printemps. Il aimait, comme Charles Nodier, La Fontaine et Perrault, à rire des hommes avec les hommes. Il courait les baraques en plein vent, il admirait les parades, il y trouvait, avec sa générosité, plus d'éloquence qu'à l'Académie; il allait même jusqu'à se faire tirer la bonne aventure, et voici comment il rapporte dans une nouvelle inédite

une entrevue avec un devin de la barrière Saint-Jacques :

—« Monsieur, me dit-il, après avoir consulté ses cartes, il est évident que vous adorez les marionnettes et que vous détestez les commissaires.

—Maître, repris-je, vous n'avez pas eu, entre nous, beaucoup de peine à deviner cela. Il y a là-bas certaine baraque de bateleurs devant laquelle vous avez pu me voir, comme tout le monde, faire éclater ma grande admiration pour les prouesses de Polichinelle, et ma grande joie quand il assomme le commissaire.

Le devin poursuivit sans se déconcerter :

—Vous êtes républicain et amoureux?

—Maître, vous devez savoir, vous qui savez tout, que, dans le Pays Latin où j'ai droit de bourgeoisie, je m'en vante, tout le monde est amoureux et républicain à la rage : c'est l'effet du climat, comme disait Shakspeare.

—Je puis, monsieur, si vous le désirez,

vous donner le signalement de votre objet.

—Quel objet?

— Dame! puisque vous êtes amoureux.

—Ah! c'est juste. Pardon, je n'avais pas compris d'abord. Voyons : parlez-moi de cet objet.

—La particulière, monsieur, est très-petite, très-brune, très-pâle et très-sage.

Pour le coup, je perdis l'envie de plaisanter, car la particulière était exactement tout cela. »

Dans ce petit dialogue vif et pénétrant, on reconnaît de suite ce qui fait les conteurs naïfs, sincères et toujours jeunes. Voilà l'œuvre de Moreau ; quoique inachevée, elle semble complète, tant est puissant le lien d'unité morale qui l'étreint. Cette œuvre vivra toujours parce qu'elle fut composée à l'école du cœur, entre les anciens et les modernes, loin des partis extrêmes, près de la vérité qui réside dans le sentiment et avec le calme et la dignité qui président aux ouvrages que l'avenir couronne.

Fidèle à ses traditions les plus divines, la Gloire, déesse au pied léger, a recueilli précieusement les fleurs du *Myosotis*.

Le conseil municipal de Provins « considérant que la postérité a déjà commencé pour Hégésippe Moreau, dont les poésies ont illustré sa patrie d'adoption, a décidé que son nom sera donné à l'une des rues les plus fréquentées de la ville, » et quand, après avoir passé le petit pont du débarcadère, jeté sur la Voulzie, on se dirige vers les ruines romaines d'*Agendicum*, ce nom-là le premier étincelle aux regards.

Il me semble que le conseil municipal de Paris ferait une œuvre de justice et de raison en donnant le nom du poëte à une des voies nouvelles qu'on ouvre dans le Pays Latin, le pays qu'habita de préférence Hégésippe Moreau. C'est une récompense qu'on doit au Travail, à la Poésie et à l'Honneur.

V

Hégésippe Moreau fut enterré au cimetière Montparnasse. Ses funérailles, je l'ai déjà dit, furent une manifestation. Les restes mortels du poëte déposés dans un terrain provisoire devaient être exhumés en grande pompe : le *National* l'avait annoncé. On avait projeté un monument, et un statuaire, m'assure-t-on, reçut même de l'argent pour faire un buste du poëte, qui n'est jamais paru. Deux ans se passèrent ainsi, et Moreau n'avait pas encore de sépulture. Par une froide matinée d'hiver, dit Sainte-Marie Marcotte, deux

jeunes gens suivaient tête nue le cercueil d'Hégésippe Moreau, qu'on transportait à sa dernière demeure. Ces paroles cachaient un mystère qui n'a pas encore été dévoilé. On ne m'en voudra pas d'avoir fouillé les archives de la Seine pour savoir si dans ces deux jeunes gens ne se trouvait pas M. Alexandre Dumas, du *Mousquetaire,* qui ouvrit plus tard si fructueusement une souscription pour le tombeau du poëte. Or, je lus : « Terrain acquis à titre conditionnel, suivant arrêté du 22 janvier 1840, nº 8, par M. Sainte-Marie Marcotte, demeurant à Paris, rue Duguay-Trouin, 3, pour Hégésippe Moreau, décédé le 19 décembre 1838. On a versé immédiatement 100 fr. pour la ville, 25 fr. pour l'assistance publique et le complément jusqu'à concurrence de 375 fr., dont 200 fr. pour la ville et 75 fr. pour l'assistance publique, a été versé par le même Sainte-Marie Marcotte, le 29 décembre 1853, sous le nº 415. »

Je fus étonné de cette révélation que

Sainte-Marie Marcotte ne fit jamais pressentir. Mais les amis s'aiment dans la tombe!

Quand on releva Moreau de la fosse provisoire, où il reposait depuis deux ans, on ouvrit son cercueil, et les deux personnes qui assistaient seules avec le commissaire des morts à cette exhumation reconnurent encore le cher poëte dans son linceul blanc. Embaumé par les soins de M. Gannal, un savant qui fit preuve alors de désintéressement, le cadavre n'était que desséché, et la tête d'Hégésippe Moreau, si forte, si puissante s'était rétrécie. Cependant, on y retrouva tous les traits qu'un artiste, M. Guy[22], avait moulés dans un plâtre quelques heures après le décès du poëte, et on recouvrit de son linceul ce mort que la Postérité veillait dans sa fosse. Puis, le cercueil primitif, qui avait souffert de l'humidité depuis deux ans, fut replacé dans un cercueil neuf en chêne, et les restes mortels de Moreau furent remis en terre. Je doute qu'aujourd'hui, si on fouillait sa fosse, les enfants retrouvassent quelques-uns de

ses os blancs pour abattre les noix du cimetière. Cependant, c'est un pèlerinage ; la modeste et mince pierre de Caen, qui recouvre ses cendres, est entourée d'une respectueuse vénération. Les tombes d'Hégésippe Moreau, des quatre sergents de la Rochelle et du représentant du peuple Dornès, sont les trois tombes du cimetière Montparnasse ; mais celle du poëte du *Myosotis* est aujourd'hui la plus mystérieuse, la plus cherchée et la plus fleurie. On trouve dans des couronnes de buis et d'immortelles ou dans des palmes jetées sur la pierre des improvisations poétiques quelquefois touchantes.

Le 20 décembre, anniversaire des funérailles, les amis de Moreau se réunissent autour de la fosse, et, après y avoir jeté quelques fleurs, l'un d'eux improvise quelques vers. C'est ainsi qu'est née cette pièce de M. Pierre Dupont, que le peuple chante maintenant :

Passant, sous la pierre qui s'use

Aux baisers de l'air et de l'eau,
Lisez un nom cher à la Muse :
Hégésippe Moreau !

Une autre fois, c'est M. Lachambeaudie :

Salut à vous, fleur de saphir,
De l'amour gracieux emblème,
Douce compagne du Zéphir,
Plus je vous vois, plus je vous aime.

Avant MM. Lachambeaudie et Pierre Dupont, Destigny (de Caen), un satirique éloquent, dont la popularité a passé trop vite, avait trouvé sur la tombe d'Hégésippe Moreau ses plus hautes inspirations :

Ton large front pesait sur ta frêle charpente,
Il en absorbait la vigueur ;
Et, quand la Charité voulut t'ouvrir sa tente,
Tu n'avais plus que tête et cœur.

Auprès de ces accents, je veux rappeler un souvenir.

C'était au mois de mai 1860. J'allai avec plusieurs de mes amis acheter quelques couronnes de buis aux fleuristes funéraires du

boulevard de Montrouge. Il était trois heures du soir. Les tombes qui avoisinent celles du poëte avaient été ratissées, ornées de plantes printanières, celle de Moreau se trouvait cachée dans les feuillages, et nous avions de la peine à la retrouver, quand tout à coup, sur notre tête, dans un cyprès ombreux, nous entendîmes une fauvette jetant ses notes plaintives au cimetière. Nous fûmes étonnés, et religieusement surpris; mais la fauvette, à mesure que nous approchions de la tombe de Moreau, pleurait plus fort; puis tout à coup elle voleta autour de nous et alla se cacher dans deux couronnes d'immortelles blanches. L'oiseau tremblait, jetait sur nous des regards pleins de douleur et de miséricorde. Aussi, nous ne fûmes pas cruels; nous approchâmes cependant de la colonne brisée, symbole d'une jeunesse éteinte, qu'ornaient ces deux couronnes d'immortelles, et nous aperçûmes dans un léger nid de mousse trois petits qui battaient de l'aile, et semblaient s'essayer pour le prochain soleil levant. Le

spiritisme n'eut pas vu ce fait avec indifférence ; il l'eut expliqué avec sa philosophie la plus souriante; mais nous, nous ne pensâmes qu'à la *fauvette du Calvaire :*

Une fauvette pèlerine
Pour consoler Jésus se posa sur son front.

Nous demandâmes quelques renseignements à un jardinier du cimetière qui nous dit qu'il était défendu de détruire les nids, et que tous les mois de mai, depuis vingt ans, une fauvette bâtissait le sien auprès de la tombe du poëte. Je me rappelle encore aujourd'hui le chant de l'inoffensif et timide oiseau, il était perlé et vibrant; il me toucha : c'était un dernier écho du *Myosotis!*

Comme tous les cultes, celui d'Hégésippe Moreau commence à s'entourer de légendes. Populaire dans les ateliers typographiques, sa mémoire y réfléte les couleurs d'un martyr de la liberté et du travail ; adorée des amis de la poésie, son âme semble planer maintenant dans le ciel poétique de la

France, et peu d'inspirés n'ont eu pour lui quelques chants; sanctifiée par tant d'offrandes, de couronnes et de souvenirs, sa tombe est un pèlerinage béni.

Pour trouver cette pierre modeste du cimetière Montparnasse, il faut suivre l'allée centrale en passant devant le tombeau de famille de notre grand historien Henri Martin où repose son fils mort depuis quelques mois, plein d'années et d'espérances. On arrive au rond-point, vis-à-vis du monument d'Orfila; on tourne à gauche; le premier sentier, à trente pas, que l'on rencontre, mène dans un petit fouillis de cyprès et de saules pleureurs sous lesquels est cachée la sépulture d'Hégésippe Moreau. Comme jalons, je relèverai les inscriptions gravées sur les deux pierres funéraires qui la gardent de droite et de gauche. On y reconnaîtra, je crois, la parole de Dieu : « Les derniers en ce monde seront les premiers dans l'autre. »

D'un côté se trouve l'épitaphe d'un « an-

cien courtier de commerce, mort trop tôt pour le bonheur de sa famille, » et de l'autre on lit :

ICI REPOSENT
J B. H. C. D'AGUESSEAU
DÉCÉDÉE LE 22 JANVIER 1826
ET SA FILLE
M. X. H. D'AGUESSEAU, DERNIERE DU NOM,
Vve D O. G. H. Cte DE SÉGUR
DÉCÉDÉ LE 16 JANVIER 1847.

ICI REPOSE
JEAN BAPTISTE HENRI CARDIN, MARQUIS D'AGUESSEAU
PAIR DE FRANCE, COMMANDEUR, GRAND PRÉVÔT,
MAITRE DES CÉRÉMONIES DES ORDRES DU ROI,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
COMMAND. DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONN.,
ADMINISTRATEUR DES HOSPICES DE PARIS, ETC , ETC.
PETIT-FILS DE L'IMMORTEL CHANCELIER
ET SON DERNIER DESCENDANT MALE
IL SÇUT COMME MAGISTRAT, COMME DÉPUTÉ,
COMME AMBASSADEUR
COMME PAIR DE FRANCE, PORTER DIGNEMENT L'IL-
LUSTRE NOM
QU'UN PÈRE VÉNÉRABLE LUI AVAIT TRANSMIS
NOM GLORIEUX MALHEUREUSEMENT ÉTEINT AUJOUR-
D'HUI SUR LA TERRE
MAIS QUI VIVRA ÉTERNELLEMENT DANS LE CŒUR
DES FRANÇAIS.

Entre ces deux épitaphes si différentes, entre ce courtier de commerce et cet ambassadeur, membre de l'Académie française, se trouve une pierre dont les bords sont couverts d'une petite mousse, et au pied de laquelle repoussent tous les printemps un sycomore aux larges feuilles, et une pervenche aux fleurs bleues que foulent involontairement les pèlerins.

En se penchant sur une mince balustrade en fer, on lit encore assez facilement :

HÉGÉSIPPE MOREAU
NÉ A PARIS
MORT LE 19 DEC. 1838.

Lui aussi est le dernier du nom.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

1. En 1862, cette maison fut le théâtre d'un crime atroce. Un jeune homme de dix-neuf ans, Dorangeon, poignarda une pauvre femme et sa nièce. Qui pourra jamais sonder ces effroyables mystères de la destinée? Le même toit a abrité un poëte et un assassin.

2. Quelques écrivains ont prétendu qu'Hégésippe Moreau fut légitimé par son père. C'est un fait dont les actes civils ne font pas mention, et Moreau fut déclaré à la mairie du dixième arrondissement, le 9 avril 1810, sous le nom de *Pierre-Jacques Roulliot*, né le 8 avril 1810, à dix heures du matin, rue Sainte-Placide, nº 9, de *Marie-Philibert Roulliot*, âgée de trente-six ans, née à Cluny (Saône-et-Loire). Les signataires de l'acte étaient un joaillier et un huissier, deux témoins dont on s'expliquerait difficilement, sans les bizarreries du hasard, la présence au berceau d'un poëte nouveau-né. La déclaration du sexe fut faite par la sage-femme Devaux, demeurant rue de Sèvres, nº 34.

On trouve sur le registre de baptême de la paroisse Saint-François-Xavier-des-Missions, rue du Bac :

« Le 9 avril 1810, a été baptisé Pierre-Jacques, né d'hier, fils de *Marie-Philibert Roulliot*, rue Sainte-Pla-

cide, nº 9. Le parrain Pierre-Jacques Gouelle, joaillier, demeurant rue de Harlay, nº 4, et la marraine, Claire Tilloy, femme Schmit, demeurant rue Sainte-Placide, nº 9, ont signé. »

On lit encore dans les archives de la ville de Provins: « Du 15 mai 1814, décès de Claude-François Moreau, professeur au collége, âgé de 58 ans, né à Poligny (Jura). » Et plus loin : « Du 5 février 1823, décès de *Jeanne Reulliot*, veuve de François Moreau, âgée de 49 ans, née à Cluny (Haute-Saône), fille de feu Pierre-Antoine Roulliot et de feu Anne Tranchelot, son épouse. »

Si on croyait ce témoignage, Moreau aurait été reconnu légalement par son père, et le nom qu'il portait serait bien légalement le sien, mais c'est une induction gratuite que les employés de l'Etat-Civil ont tirée de la vie exemplaire des parents de Moreau, qui n'ont laissé à Provins que d'excellents souvenirs. Cette erreur expliquera facilement les variantes du nom de la mère de Moreau qui s'appelle tour à tour *Roulliot, Rouilliot* ou *Reulliot*, avec des prénoms et des origines qui changent deux fois. C'est cet embarras de nom qui fit que le poëte ne fut porté ni à Provins, ni à Paris, sur les listes de conscription.

3. Avon est une petite ville très-ancienne, délicieusement située sur la lisière de la forêt de Fontainebleau. L'église paroissiale renferme les tombes du malheureux marquis Monaldeschi, du roi de France Philippe le Bel et de la reine Jeanne de Navarre, son épouse. Dans le cimetière ont été enterrés le naturaliste Daubenton et le mathématicien Bezout. Je rappelle ces faits parce que je crois qu'il y a pour les poëtes une puissance dans les souvenirs. L'imagination de Moreau dut alors en sentir l'influence.

4. M. de Cosnac restera, malgré le satirique souvenir de Moreau, un des caractères aimables du gallicanisme moderne. Il était tolérant; il honorait les lettres et les cultivait.

5 Mademoiselle Louise Lebeau, celle que Moreau appelle sa sœur, était la fille de l'imprimeur de Provins. Elle était de l'âge du poëte. C'est la personne qui a joué le plus grand rôle dans la vie de Moreau. « Je pense toujours à Provins, lui écrit-il en 1829, il me semble que j'y ai laissé à la fois une mère,... une amie . Ma sœur, vous étiez là pour m'aimer comme une famille entière. Mon pays, c'est vous. » Mademoiselle Lebeau devint madame Jeunet, et Moreau, dans ses lettres à madame Guérard, l'appelle « madame J***. »

6. Madame Emma Ferrand, de la Gironde, dont Moreau parle très-souvent dans ses lettres inédites à sa sœur, est la personne qui a le plus constamment et le plus fidèlement protégé Moreau à Paris. Dans une de ses lettres inédites, le poëte l'appelle « l'idole n° 3. » Hégésippe Moreau, dans son « ode à Bordeaux, » la chanta :

> Entre mes idoles jumelles,
> Prends donc place et règne comme elles,
> Dans le Panthéon de mon cœur.

Et il ajoute en marge, sur l'original de cette pièce que j'ai entre les mains, « les idoles de mon Panthéon s'appellent Sophie et Louise. » Moreau dit encore dans deux lettres, la première à la date d'août 1836, que madame Emma Ferrand veut le marier, et dans la seconde, en date du 24 juillet 1837, il peint ainsi la Girondine : « Madame Ferrand est une petite femme de quarante ans environ, spirituelle, vive et même étourdie. Elle a dû être naturellement fort gaie. Mais elle a eu de grands malheurs. Elle a perdu à la fois une assez belle fortune et deux enfants de cinq à six ans. Depuis ce temps, elle parle comme on soupire. C'est une femme aussi honnête que bonne »

7. Il est vrai qu'en 1839, date de cette lettre, Hégésippe Moreau coucha plusieurs nuits dans les maisons en

démolition. Cependant, à diverses époques, il eut un domicile. Au bas de ses lettres inédites à sa sœur, il donnait son adresse : en 1830, rue Saint-Jacques, 194; en 1836, rue Montorgueil, hôtel des Postes; en 1837, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 11, et quai Bourbon (ile Saint-Louis), 19; en 1838, rue de Vaugirard, 36. Lorsque Moreau demeurait rue des Mathurins-Saint-Jacques, il était presque toujours malade. Un soir, dans sa détresse, il écrivit à M. de Vigny qu'il était mourant. Les deux poëtes qui s'étaient vus depuis « *Chatterton,* » s'étaient compris. M. de Vigny accourut, mais le pauvre Moreau venait d'être mis à la porte par le concierge qui ne put donner sa nouvelle adresse ; cependant, le portier assura qu'il devait revenir chercher un petit paquet qu'il avait laissé pour 20 francs. Désolé, l'auteur de *Stello* laissa sa bourse en disant : « C'est pour lui quand il reviendra. » C'était la bourse d'un poëte pour un poëte. , mais il est dit dans la *Comédie enfantine* de Louis Ratisbonne :

Dieu ne voit pas ce que l'on donne,
Mais de quel cœur on a donné !

8. Sainte-Marie Marcotte, un camarade d'âge d'Hégésippe Moreau, était le fils du receveur général des finances du département de l'Aube. Il était étudiant en Droit.

9. Il est probable qu'Hégésippe Moreau ne connaissait pas encore Escousse, car il n'eut pas été sans en parler à sa sœur. Escousse, après s'être battu sur la place de Grève pendant trois heures, accourut aux Tuileries, où la fusillade était très-vive, s'adjoignit à « la petite troupe » dont parle Moreau, et fut blessé.

10. « Je suis entré, écrit-il à sa sœur, chez M. Decourchant : il y a plus d'ouvrage que chez Didot. »

11. Saint-Martin de Chennestron que madame Guérard, belle-fille de madame Favier, habitait alors, est un petit

village à vingt kilomètres de Provins; il n'a rien d'historique. La Voulzie y prend sa source à quelques pas de la ferme chantée par Moreau

12. M. Boby de la Chapelle fut nommé préfet de Seine-et-Marne après 1830, par la protection de Lafayette. C'est à l'occasion d'un de ses bals auquel on décida difficilement le poëte à assister que fut composée la chansonnette : « Non, non, je n'irai pas au bal. » Ce magistrat porta de l'intérêt à Moreau, et on lit dans une lettre inédite du poëte à madame Guérard, à la date du 3 septembre 1830 : « M. de la Chapelle m'a fait des promesses positives de la part de M. de Lafayette : mais il faudrait que je pusse me présenter d'une manière décente. » On ne connaît pas ces promesses, mais ce qui est évident, c'est qu'en ce temps-là comme aujourd'hui, M. de Lafayette, comme tant d'autres, avait le culte de l'habit noir, et qu'il ne se souvint pas des vers que lui avait adressés Moreau.

13. M. le docteur Michelin a droit à une reconnaissance spéciale : il fut un des défenseurs du *Diogène*, et une des causes de son succès à Provins. Depuis, il a recueilli de Moreau tout ce que le temps a épargné.

14. C. Opoix, un des plus généreux amis de Moreau, était un esprit cultivé et un très-noble caractère. Républicain, ancien conventionnel, il parla toujours pour la Révolution ; et rentré dans ses foyers, il sut honorer son pays par des travaux d'érudition et d'archéologie : *l'Ancien Provins, le Siége de Provins par Henri IV*, etc., sont des monographies à consulter.

15 Ces dames s'appelaient la baronne de R***, la comtesse de B***, la marquise C***, trois noms tout à fait éteints.

16. « Ce jeune homme, écrit Moreau en 1837, est mon ami, mon intendant, mon trésorier (cette dernière fonction

est une sinécure). Il jouit d'une grande aisance et d'une excessive probité, et m'a toujours témoigné l'affection la plus vive et la plus désintéressée. » Moreau, dans la première édition du *Myosotis*, lui avait dédié des vers.

17. Sainte-Marie Marcotte, ordinairement bien renseigné, n'est pas ici d'une exactitude complète On lit, en effet, dans les archives de l'hôpital de la Charité : « Le 9 novembre 1838, est entré à l'hôpital de la Charité, salle Saint-Louis, n° 12, sur billet délivré par M Darcet, interne dans le service de M. le docteur Andral, le sieur Moreau, Hégésippe, correcteur d'imprimerie, né à Paris et demeurant rue de Vaugirard, n° 36 (XIe arrondissement), décédé le 19 décembre suivant d'une phthisie pulmonaire, après 39 jours de maladie. »

18. Sainte-Marie Marcotte demeurait alors rue Jacob, n° 46, dans l'hôtel qu'habite aujourd'hui M. Laurent Pichat.

19. Acte de décès du 20 décembre 1838, à neuf heures du matin : « Le jour d'hier, à une heure du matin, est décédé, rue Jacob, 45, Hégésippe Moreau, âgé de vingt-huit ans, correcteur, né à Paris, y demeurant, rue Vaugirard, 36. Constaté par nous, Jean-Charles Thierriet, adjoint au maire du dixième arrondissement de Paris, faisant les fonctions d'officier de l'état civil, sur la déclaration de Raymond Brondel, âgé de trente-neuf ans, et de Lazare Moissonnet, âgé de cinquante-un ans, tous deux employés, et demeurant rue Jacob, 45, lesquels ont signé avec nous, après lecture à eux faite de l'acte. »

20. *Diogène* eut neuf numéros de 16 pages in-16 ; quatre parurent chez Lebeau, imprimeur à Provins; deux imprimés chez Locquin, à Paris, sont intitulés: *Diogène. fantaisies poétiques* ; trois qui ont paru chez Everat, imprimeur à Paris, ont pour titre, le septième et le huitième :

Diogène, boutades cyniques; le neuvième : *Poésies.* En 1843, parut une brochure in-8 de 16 pages : *Vers pour faire suite au Diogène*, d'Hégésippe Moreau. Ces vers n'ont aucun rapport avec le poëte du *Myosotis.* Sur Hégésippe Moreau, on peut consulter : Vallery-Radot, *Revue hebdomadaire,* 1851; Félix Pyat, *Revue du Progrès,* 15 janvier 1839; *Biographie Michaud* (supplément); *la Réforme,* 1845; O. Farrys, *Dictionnaire de la Conversation;* Arsène Houssaye, *le 41e Fauteuil de l'Académie française;* Antoine Camus, étude sur le *Myosotis,* 1859; Léon de Wailly, *Illustration,* 1859; Louis Ulbach, *Courrier du Dimanche.* Toutes ces critiques sont des études litteraires du *Myosotis*, dont voici les principales éditions : Petits Contes et petits Vers, Dessessarts, in-8, 1838; *le Myosotis* augmenté du *Diogène,* avec une notice par Sainte-Marie Marcotte : cette édition a été réimprimée douze fois de 1840 à 1857; *le Myosotis*, cinquième édition, deux volumes in-32 jésus ; Masgana , 1846 ; *le Myosotis* (bibliothèque Charpentier), 1848 ; Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau, avec une étude littéraire de M. Sainte-Beuve, in-18, Garnier, 1860; Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau, avec une notice par M. Louis Ratisbonne, in-18, Lévy, 1861; *le Myosotis,* suivi de la biographie des auteurs morts de faim, petit in-32, Passard, 1857; *le Myosotis* illustré (livraisons populaires), avec une préface par Fulgence Girard , grand in-4, Bry, 1852; *Contes à ma sœur*, avec une introduction par Octave Lacroix, in-18, Masgana, 1851.

21 Berthaud était un des amis les plus intimes d'Hégésippe Moreau. C'est grâce à lui que le *Myosotis* fut imprimé ; il fit toutes les démarches. Collaborateur du *Charivari* et poëte satirique, Berthaud publia *Asmodée* (1832); *l'Homme rouge; Une voix dans Paris; Gisquetéides; Un mois à Naples,* comédie-vaudeville (1837); *la Moléide* (1839). Berthaud est mort en 1845, à l'âge de trente-quatre ans

22. C'est d'après ce masque authentique qu'a été gravé le portrait de Moreau, placé en tête de ce livre. Au premier plan de cette vignette, on voit Champbenoist, propriété de madame Favier, où fut élevé le poëte. La maison est exacte dans tous ses détails. Au troisième plan se dessine le tombeau d'Hégésippe Moreau au cimetière Montparnasse.

FIN.

Library ...

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 10 Avril 1863

Aux frais de



Mme BACHELIN-DEFLORENNE

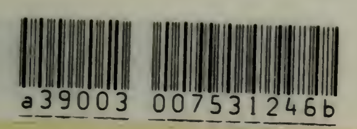
Libraire-Éditeur

PAR BONAVENTURE ET DUCESSOIS

5600919
181,

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due



CE PQ 2367
.M6Z75 ~~1866~~
COO LEBAILLY, AR HEGESIPPE M
ACC# 1225586

